

Monsieur et Madame

Jean de La Hire

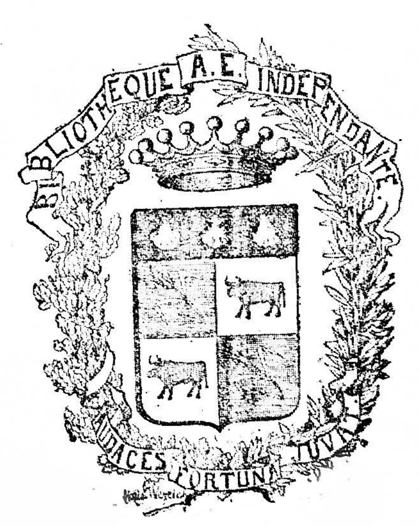
MÉNAGES D'ARTISTES

Mr et Mme
Jean de La Hire

PAR

PAUL YAKI

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE PORTRAITS, CARICATURES, AUTOGRAPHES, SUIVIE DE DIVERS FRAGMENTS DE CRITIQUE, D'UNE BIBLIOGRAPHIE ET D'UNE ICONOGRAPHIE



1905

BIBLIOTHÈQUE INDÉPENDANTE D'ÉDITION

ADOLPHE D'ESPIE, Editeur

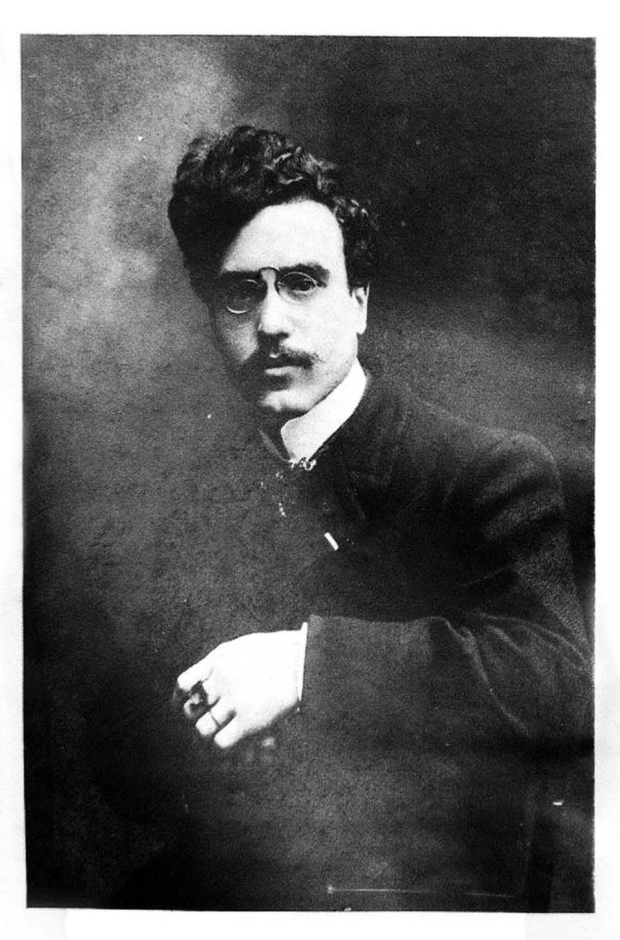
15, Rue des Ursulines, PARIS

Prix : 1 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

POUR Mme MARIE DE LA HIRE

POUR M. JEAN DE LA HIRE



Cliché Pierre Petit

Jean de La Hire

I

Jean de La Hire est né le 28 janvier 1878, à Banyuls-sur-Mer, en Roussillon.

Dès l'âge de huit ans, il entra comme pensionnaire au collège de la Trinité, à Béziers, Il y fit de très fortes études classiques, mais le jésuitisme de la maison convenant peu à son esprit d'indépendance et de libre examen, il ne voulut pas y terminer sa philosophie, et il sortit de cette maison, convaincu de la fausseté des croyances qu'on y enseignait. Mais il reconnaît lui-même que ses maîtres firent de lui, en même temps qu'un incrédule en matière de religion (cela, ils ne le voulaient sans doute pas !), un excellent latiniste et un amoureux éclairé des lettres françaises (cela, ils le voulaient, et ils y

ont réussi, pour le plus grand bien de la littérature).

Nanti du baccalauréat, Jean de La Hire connut la vie et la liberté dans la belle nature de Banyuls, où les flancs rocheux des hautes Pyrénées sont escaladés par les vignes généreuses, entre des ravins profonds plantés de chênes-lièges, d'oliviers, de figuiers et de pins ; où la mer bleue joue dans les falaises crevassées ; où le ciel est éternellement pur et la végétation luxuriante.

Mais si les grandes marches par la montagne, si les audacieuses excursions en canot sur une mer souvent dangereuse plaisaient à ce descendant, par son père, du fameux capitaine de Charles VII et, par sa mère, des hardis contrebandiers catalans du siècle dernier, l'oisiveté de la province convenait peu au jeune lettré ambitieux et actif. Déjà il avait écrit un roman, *La Chair et l'Esprit*, entre deux devoirs de préparation au baccalauréat ; déjà il avait formé un recueil d'impressions de nature, que publia plus tard, par fragments, la revue l'*Aube Méridionale*. A sa famille qui lui représentait quelle belle carrière serait pour lui le métier militaire, le jeune homme répondit :

— Je veux être écrivain et aller à Paris.

Il refusa donc de préparer St-Cyr, et, maigrement lesté de quelques économies précieusement conservées, riche surtout de son roman autobiographique, *La Chair et l'Esprit*, Jean de La Hire quitta sa famille, dont toute l'affection lui restait, mais sur les secours pécuniaires de qui il devait ne plus compter.

Il s'en passa, d'ailleurs, avec un courage admirable. A Paris, seul, sans amis, ne connaissant qu'un oncle artiste-peintre, alors aussi peu fortuné que lui, mais qui l'aida un peu de ses encouragements et de son exemple, Jean de La Hire connut les tortures de la mansarde froide et vide au septième étage, des repas maigres et souvent absents, des courses inutiles dans la neige et la pluie, des bas travaux de journalisme peu rétribués. Pendant une période de trois mois, il corrigea des épreuves, à tant la nuit, et fit des adresses sur bandes, à tant le mille. Et peu ou prou, il arrivait à manger, à payer sa mansarde, sa blanchisseuse... Il faut l'entendre raconter, comme je l'ai entendu une fois par hasard, ses visites chez les éditeurs. Sur la foi de sa redingote impeccable — Ah ! comme elle coûtait cher ! — de ses gants propres — quelle

ingéniosité ne fallait-il pas pour qu'une paire durât trois mois ! — on le recevait poliment. Mais dès qu'il avait présenté son manuscrit, *La Chair et l'Esprit* (quel titre philosophique, grand Dieu !), 180 pages, roman d'amour, auteur inconnu... l'attitude de l'éditeur changeait... Et Jean de La Hire retournait à son septième étage, se demandant si, avec les trois sous qui lui restaient il garnirait un peu son estomac ou bien sa pipe, et se décidant pour un sou de pain et deux sous de tabac ! Mais il lisait Rabelais, Le Sage, Flaubert et Balzac — et le sou de pain suffisait !... *La Chair et l'Esprit* passa chez tous les éditeurs ; la plupart refusèrent sans le lire ce tout petit roman d'un inconnu qui ne payait que de mine... Jean de La Hire ne se décourageait pas : il se jura de voir tout homme qui pût « faire gémir » une presse ; — et serrant un peu plus sa redingote sur sa taille amaigrie, levant plus haut sa tête de lutteur obstiné, il courut chaque jour d'un bout à l'autre de Paris, son manuscrit sous le bras. Enfin, il trouva le Mécène ! Tout au fond du quartier de Montrouge habitait un éditeur, bien connu des symbolistes, Edmond Girard. Petit éditeur, plus artiste-amateur qu'homme du métier, Girard imprimait

lui-même ses livres, que composait Mme Lucie Girard. Les machines, minuscules, occupaient un étroit sous-sol. Girard n'éditait qu'à comptes d'auteur. Mais il eut foi en ce méridional têtu, rieur et confiant, qui lui conta joyeusement sa terrible existence parisienne, et il accepta le livre...

Il donna même une modeste avance pécuniaire. Il était temps ! Jean de La Hire fit un bon repas, acheta des souliers neufs, et, comme on était à l'entrée d'un second hiver, il prit le train pour Banyuls. Il y resta jusqu'à l'apparition de *La Chair et l'Esprit*... Mais, pour ne pas perdre de temps pendant ces six mois de province, il vit un de ses amis de collège, M. Pierre Hortala, qui lui fit connaître M. Marc Varenne, son ami, lequel amena un autre ami Ernest Gaubert. Et, sur la proposition de Jean de La Hire, les quatre jeunes hommes fondèrent, à Béziers, une revue littéraire *L'Aube Méridionale*. Elle prospéra, elle fut l'organe des « poètes de Béziers », comme à Toulouse, *L'Effort*, fondé par Maurice Magre, fut l'étendard de l'école poétique toulousaine.

En juin 1898, Jean de La Hire retourna à Paris, où *La Chair et l'Esprit* allait paraître.

Il parut, ce roman de 200 courtes pages. Il parut, et Jean de La Hire, très adroit, se présenta audacieusement chez tous les écrivains célèbres, à qui il offrait, avec l'hommage de son admiration, un exemplaire de *La Chair et l'Esprit.* Sa verve juvénile plut à beaucoup, son obstination surmonta la mauvaise volonté des autres, et Jean de La Hire eut, pour son premier livre, une « très excellente presse ». Pierre Louys recommanda chaudement le jeune écrivain à Fernand Xau, directeur du *Journal* et du *Gil Blas.* Dès lors, la Déveine était vaincue, la Fortune subjuguée, et Jean de La Hire, avec toute l'ardeur et l'enthousiasme de ses vingt ans, fit en bondissant ses premiers pas dans le champ de course où se disputent les gloires littéraires.

Je demande pardon au lecteur de m'être un peu étendu sur les débuts du jeune écrivain. C'est qu'ils sont caractéristiques : ils montrent quelle est la principale qualité morale — tout à l'heure nous parlerons de ses qualités littéraires — de Jean de La Hire : la volonté, une âpre et superbe et joyeuse volonté.

Mais de septembre 1898 à aujourd'hui janvier 1905, l'histoire de Jean de La Hire est admira-

blement résumée par l'histoire de ses œuvres ; la voici succinctement :

Au *Gil Blas*, de 1898 à 1903, Jean de la Hire donne un article par semaine et trois romans qui paraissent en feuilletons : *Les Vipères*, *La Torera*, *Mme Urtu à Paris*.

Au *Journal*, de 1899 à 1904, des nouvelles de psychologie féminine, des articles d'actualités et des études critiques.

En 1900, le service militaire l'envoie à Marseille. Tout en étant infirmier de visite à l'hôpital militaire de cette ville, il rassemble des documents pour un roman futur *L'Enfer du Soldat*, publie un petit livre exquis : *Hero et Léandre*, réorganise *La Revue Phocéenne* d'Alexandre Patrickios, et fonde *La Revue Impressionniste*, qui n'eut que deux numéros, parce que Jean de La Hire, sur les démarches d'amis puissants, fut appelé à Paris et nommé caporal, puis sergent à la 7e direction du ministère de la Guerre.

C'est alors, de juin 1900 à septembre 1902, pendant deux ans et trois mois de service militaire que Jean de La Hire, avec une prodigieuse activité, s'occupe de la publication en librairie de ses œuvres déjà parues au *Journal* et au *Gil*

Blas. Paraissent successivement : *Le Tombeau des Vierges* (Offenstadt), *Maîtresse de Roy* (Borel), *Incestueuse* (Offenstadt), qui fut un mauvais livre et une erreur, que Jean de La Hire, depuis, a renié ; *La Torera* (Borel), *Le Vice Provincial* (Offenstadt). — En même temps, il fonde *L'Idée Synthétique*, et écrit au *Gil Blas* une série d'articles très remarqués sur *La Jeune Littérature*.

Libéré du service militaire en septembre 1902, il quitte le *Gil Blas* qui change de direction, et donne successivement en librairie : *Le Sang des Grenades* (Offenstadt), *L'Enfer du Soldat* (Offenstadt), *Les Sept Beautés de la Marquise* (Ambert), *Le Régiment d'Irma* (Ambert) et enfin le livre le plus récent : *Vengeances d'Amoureuses* (Bibliothèque Indépendante d'édition).

Entre temps, il fait des conférences dans les universités populaires de Paris sur les hôpitaux militaires, collabore très activement au *Journal*, à *L'Informateur* de Camille Pert, voyage en Espagne et aux Baléares, et publie des extraits de ses notes, au *Magasin Pittoresque* ; travaille à un ouvrage important, en ce moment sous presse, *Mémoires d'un Don Juan et Physiologie du Donjuanisme*, et, enfin, se marie.

II

Par le rapide exposé qui précède, on voit de quelle prodigieuse activité, de quelle force de travail est doué Jean de La Hire, surtout si l'on considère que parmi ces œuvres, si nombreuses pour un écrivain de 27 ans (s'il s'en trouve une franchement mauvaise *Incestueuse*, œuvre de prime jeunesse d'ailleurs) il ne s'en trouve aucune de médiocre, que plusieurs sont très remarquables, et qu'une, *Le Régiment d'Irma*, est incontestablement un chef-d'œuvre.

*
* *

L'œuvre de Jean de La Hire peut se subdiviser en trois séries :

1° Les **Romans rétrospectifs**, qui comprennent *Le Tombeau des Vierges*, *Maitresse de Roy* et *Les Sept Beautés de la Marquise*. Ils mettent en scène les mœurs et les personnages du XVIIIe siècle, en un style élégant, joli, rapide, et un esprit sceptique et libertin tout à fait adorable. Livres légers, d'une philosophie délicieusement voltairienne, d'une immoralité audacieuse et fleurie, ils sont la recréation, le repos de l'auteur, qui se plaît, entre deux œuvres plus graves, à retrousser, avec une impertinence de grand

seigneur, les paniers pompeux des dames d'antan. — Dans le même goût, Jean de La Hire écrit lentement un quatrième roman, qui mettra en scène la société du règne de Louis XVI et de l'Emigration.

Il ne faut donner à ces livres que l'importance d'un joli et indécent bibelot en porcelaine fragile posé sur la cheminée d'un salon-fumoir.

Un, *Hero et Léandre*, est, en un style parfait, l'histoire de ces amants célèbres.

2° Les **Romans romanesques** et les **Nouvelles** qui sont : *La Torera* et les *Vengeances d'Amoureuses*, plus un roman en préparation : *Le Contrebandier*. — Jean de La Hire lui-même ne verrait pas avec plaisir que je parle d'*Incestueuse*, il vaut donc mieux n'en rien dire. Oublions ce livre, comme l'auteur l'oublie et le renie : c'est un enfant mal venu que l'on jette au Tibre, sans pitié comme sans regret. Je ne parle pas non plus de *La Chair et l'Esprit*, qui a été réédité — augmenté et corrigé— sous le titre *Le Sang des Grenades*.

La Torera est un roman lumineux, coloré, mouvementé, qui peut soutenir la comparaison avec *La Femme et le Pantin* de Pierre Louys. Quel cadre vibrant et large est cette petite ville

de Catalogne, Gérona. Quelle femme que Paquita, la torera voluptueuse, amoureuse, farouche et sanguinaire ! Quelle vivacité ardente dans le récit ! quelle forte clarté concise dans le style ! Ce sont ces mêmes qualités, peut-être avec plus de fougue encore que l'on retrouve dans *Vengeances d'Amoureuses*. Là, les raffinements de la cruauté féminine s'allient atrocement avec les perversités froides d'une société trop civilisée, énervée par cinq siècles de travail et de gloire et par plusieurs années d'une décadence croissante : roman moderne, trop moderne et qui effraie.

La Torera et les *Vengeances d'Amoureuses* sont filles du même état d'esprit, où trois éléments se combattent : la Passion, la Religion, la Société. Les ardeurs de la première s'affranchissent des préceptes déprimants de la seconde et des lois coercitives de la troisième. Et ces livres, rapides et courts, sont profonds comme la toute petite âme mystérieuse de la Femme.

3° Les **Romans sociaux**, qui forment, en réalité, l'œuvre unique et principale de Jean de La Hire.

Pour plus de simplicité et de clarté, je mets ici, en entier, la préface que Jean de La Hire destine aux *Vipères* et qui a paru dans une

audacieuse revue d'avant-garde : *La Petite Revue Méridionale*. On verra là, exposé par l'auteur, le plan de l'œuvre tout entière :

« En plus des romans rétrospectifs (*Le Tombeau des Vierges, Maîtresses de Roy, Les sept beautés de la Marquise*), qui sont la récréation de mon esprit ; en plus des nouvelles, longues ou courtes (*Vengeances d'Amoureuses, La Torera*) que j'ai écrites ou que j'écrirai selon mon caprice ; en plus, enfin, d'une trilogie de romans utopiques dont le premier paraîtra prochainement, j'ai projeté une série de romans de mœurs contemporaines qui, sous le titre général *L'Homme et la Société* comprendra trois parties : I. *La Jeunesse* ; — II. *L'âge mûr* ; — III. *La Vieillesse*, chacune en plusieurs volumes. La première partie de ce travail est à peu près terminée. Elle comprend six romans : quatre (*Le Sang des Grenades, Le Régiment d'Irma, L'Enfer du Soldat*, et *les Mémoires d'un Don Juan*) ont paru en une édition dont je considère

le texte comme définitif; un autre *(Le Vice Provincial)* a paru aussi, mais il sera réédité sous son titre primitif *Les Vipères*, après avoir été revu et modifié selon le plan général, qui n'était pas encore complètement fixé dans ma pensée lorsque je composai cet ouvrage; un autre enfin, dont je ne donne pas le titre, est en préparation.

« Ces romans se suivent d'après la vie d'un personnage, Jean de Sainte-Claire, qui se retrouve dans chacun d'eux. Sainte-Claire a dix-huit ans dans *le Sang des Grenades*, vingt-deux à la fin du roman en préparation, vingt-deux et demi au dénouement du *Régiment d'Irma*, vingt-cinq à la conclusion de *l'Enfer du Soldat*, vingt-neuf à la dernière page des *Mémoires d'un Don Juan* et dans *Les Vipères*.

« Donc, *la Jeunesse*, cette première partie de *l'Homme et la Société*, est l'histoire d'un jeune homme et la peinture des milieux où il vit jusqu'à son mariage, cela dans le cadre des événements publics qui forment l'Histoire de l'Humanité de l'an 1890 à l'an 1901. *L'Age mûr* ira de 1901 à 1920, Quant à la *Vieillesse*, l'avenir en décidera. Ainsi se voit clairement le plan de mon œuvre tout entière.

« Le grand nombre des personnages mis en scène, la diversité des caractères étudiés, la différence des milieux dépeints et l'intérêt psychologique des évènements racontés — et je ne parle pas des intrigues proprement romanesques — suffisent largement à proscrire toute monotonie. D'ailleurs la vie d'un homme intelligent, actif, intrigant, ambitieux, audacieux et passionné, sensuel, imaginatif et résolu, — et tel est Jean de Sainte-Claire, — cette vie, s'écoulant à travers toutes les classes de la société, ne saurait être monotone. Car si, en notre vingtième siècle, on ne voit plus ces aventures de grands chemins qui rendaient si pittoresquement périlleuse et mouvementée l'existence de nos ancêtres, on y trouve en échange les aventures de la rue, de la vie de Province et de la vie Parisienne, du boulevard, des salons, de la chambre à coucher, et du cabinet de travail, du boudoir de la jolie femme et du bureau d'homme d'affaires, des coulisses du théâtre et des couloirs de la Chambre, etc., etc. — lieux où l'on devient un misérable méprisé ou un puissant de la terre, tout aussi bien qu'à Rome sous les prétoriens remuants, ou que sur les chemins de France au temps où des bandes de reîtres fai-

saient la police à leur profit. Et la vie d'un homme au vingtième siècle est peut-être plus tragique et plus mouvementée que la vie d'un homme au quatorzième siècle. Jadis on tuait, maintenant on laisse ou on fait mourir : l'agonie du vaincu est plus longue et le triomphe du vainqueur plus fécond en émouvantes péripéties.

*
* *

« Si j'imite, EN APPARENCE, la manière de Balzac dans *La Comédie Humaine*, et d'Emile Zola dans *Les Rougon-Macquart*, ce n'est pas pour paraître rivaliser avec ces deux maîtres. Je craindrais de perdre beaucoup trop à la comparaison ! Mais, en reliant mes romans les uns aux autres par un lien encore plus étroit que ceux dont se sont servis Balzac et Zola, j'ai pensé que mon œuvre serait plus une, plus compacte et, surtout, plus semblable à la vie. Je veux donner à chacun de mes livres, où je m'efforce de ne faire apparaître aucune des intentions ordinaires des écrivains psychologues, l'air de morceaux d'existence humaine arrachés à la réalité, et à ces morceaux réunis la couleur, le ton, l'aspect, le mouvement de la vie d'un homme dans la Société. Pour cela, j'ai simplifié de beaucoup

le procédé de Balzac et même celui de Zola. Au lieu de subordonner arbitrairement aux différents milieux étudiés l'apparition des mêmes personnages dans des romans divers, comme ont fait les auteurs de *La Comédie Humaine* et des *Rougon-Macquart*, j'ai, au contraire, subordonné l'étude des divers milieux de la Société et de leurs personnages, dans des romans successifs, au cours normal de l'existence d'un personnage unique : Jean de Sainte-Claire. Et toute la Société contemporaine, je la verrai à travers l'esprit — qui se forme, se modifie et se cristallise peu à peu — de Jean de Sainte-Claire adolescent, jeune homme, homme mûr et vieillard. Ainsi je me serai efforcé de donner un tableau uni, serré, de lignes très simples, de gradations visibles d'un coup d'œil, une œuvre analytique dans ses détails et synthétique dans son tout, un panorama de la vie.

*
* *

« Cependant et en plus, je me suis appliqué à ce que chaque roman, bien qu'étant clairement relié aux autres, formât à lui seul un tout complet, et que les caractères et les situations du quatrième volume, par exemple, puissent être

bien vus et compris par le lecteur qui ne connaîtrait aucun des autres ouvrages.

« Il est pourtant de toute évidence que le lecteur qui voudrait me juger en pleine connaissance de cause devrait lire mes livres déjà parus en commençant par le premier. Pour apprécier justement un homme, on ne se contente pas de le connaître seulement par ce qu'on lui a vu faire depuis le moment où on a été mis en rapports avec lui ; mais on cherche à savoir le plus possible de sa vie antérieure. C'est ainsi que le lecteur sérieux doit agir pour mes livres.

« Les critiques, qui sont quelquefois des lecteurs sérieux, me diront peut-être : « C'est bien! nous attendrons donc pour vous juger que vous ayez fini votre œuvre ou que vous soyez mort ! » C'est à peu près ce que M. Chaudes-Aigues (1), critique littéraire à *L'Artiste*, à *La Revue de Paris*, au *Courrier Français*, disait en novembre 1839, à M. Honoré de Balzac. J'ignore ce que Balzac répondit, ou même s'il répondit. Mais voici ce que j'aurais fièrement répondu à sa place, et ce que, à la mienne, je réponds très humblement.

---

(1) Ou *Chaudesaygues*. J'ai vu le nom écrit de deux manières. Mais cela importe peu : qui se souvient maintenant de M. Chaudes-Aigues ?

— Je ne demande pas qu'on me juge définitivement, mais seulement à la mesure de ce que je fais. Puisque chacun de mes romans est un *tout*, que les Critiques parlent d'abord de chacun, en tant qu'œuvre isolée. Quand j'aurai donné les six romans de la Première Partie en une édition définitive pour tous, ils pourront alors faire une étude d'ensemble s'ils m'en trouvent digne et si cela leur convient. Ils pourront ensuite procéder de même pour la Deuxième et la Troisième partie ; — et quand j'abandonnerai la plume ou quand je serai mort, ils jugeront mon œuvre tout entière avec plus de science et de raison, puisqu'ils en auront suivi l'élaboration et le progrès. A conditon toutefois que la Critique Littéraire n'ait pas alors complètement succombé aux assauts de la publicité payée, de cette réclame mercantile qui, à la honte de notre esprit français, a chassé des grands quotidiens toute la vraie critique, et l'a confinée dans les Revues, d'où sa parole est moins répandue et son influence moins grande.

« Enfin, d'aucuns me diront que je donne bien de l'importance à mes ouvrages et que je me préoccupe beaucoup des Critiques. Je répondrai très simplement que mes ouvrages sont toute

ma vie, la chair de ma chair, le sang de mon sang ; que je me crois le droit d'en montrer la raison, la genèse et le but, et que cette préface n'est point faite pour ceux qui refusent à un romancier le droit d'exprimer ses idées tout en écrivant ses romans. Ces pages liminaires sont là justement pour les Critiques, pour mes amis et pour mes lecteurs assidus. J'imagine que les critiques ne sauraient m'en vouloir de prendre au sérieux leur sacerdoce, que ceux de mes amis qui m'aiment vraiment seront heureux de mieux connaître ma pensée, et que mes lecteurs assidus me pardonneront ma préface si elle les a ennuyés — (tant pis pour eux, d'ailleurs !) —, m'en remercieront si elle les a intéressés, et ne pourront me la reprocher, s'ils ne l'ont pas lue.

Jean DE LA HIRE. »

*
* *

Dans le chapitre suivant, on verra comment les critiques ont apprécié les livres déjà parus de *L'Homme et la Société*. Pour moi, je me bornerai à quelques remarques générales.

« On pressent que l'on est devant quelqu'un » a écrit, de Jean de La Hire, Mme Camille Pert.

Il n'est pas un seul de ceux qui ont approché le jeune romancier qui n'ait éprouvé cette impression de force et de confiance.

Jean de La Hire est « très vif, nerveux, de taille moyenne, mince, avec une chevelure et un teint d'espagnol, l'œil noir brillant derrière le binocle à demeure » l'œil impérieux, sûr et bon. — Tour à tour violent et railleur, sceptique et passionné, ému et glacial, il regarde la vie des hommes et des choses avec une sorte d'amour dominateur, car Jean de La Hire aime la vie, la vie moderne, telle que nos savants l'ont faite ; il l'aime comme le tigre aime sa jungle : elle est sa raison d'être et son champ d'action. Il semble un de ces beaux gladiateurs qui, le corps demi-nu, les muscles ruisselants de l'huile odorante, marchent, le glaive en main, contre le Thrace hirsute... Il lutte, s'il le faut. Mais, tranquille, Jean de La Hire aime tout ce qui vit, tout ce qui agit, tout ce qui est fort. Et sa force morale a pour centre un cerveau de fin lettré : latiniste distingué, qu'estime M. de Hérédia, ce maître en langues classiques, il connaît toutes les richesses de la littérature latine, et des littératures méridionales (Italie, France, Espagne) qui en découlent ; Horace,



Dessin de Rippl-Ronaï

Virgile, Properce, Tacite et Pétrone, Rabelais, Montaigne et Molière, Dante et Pétrarque, Cervantés et Lope de Vega sont ses Jupiters familiers ; J.-J. Rousseau, Châteaubriand, A. de Vigny, J.-M. de Hérédia, sont ses dieux amis ; Flaubert et Balzac sont ses maîtres écoutés. Il se plaît à d'Annunzio et relit Dickens ; et un de ses plaisirs, quand des amis se réunissent chez lui, est de faire lire, par un de ceux qui savent lire les vers — lui, ne sait pas — quelques poèmes de Paul Verlaine ou d'Albert Samain... Ajoutons cependant, quoique cela semble une double contradiction, que Renan et Nietzsche sont les seuls philosophes que lit Jean de La Hire ; n'oublions pas d'ailleurs qu'il fut d'abord incrédule et qu'il est maintenant le plus tranquille, le plus calme et le plus convaincu des athées.

En la compagnie de tous ces grands esprits, il a appris à bien observer la vie, il a acquis une certitude de jugement remarquable.

Autant sa psychologie est précise autant son style est ardent, impétueux et robuste. Sa phrase est intrépide et semée d'images qui vivent intensément, elle « cassepette » (mot de Flaubert) comme du soleil sur du cuivre et elle se garde de tout fard et de toute préciosité.

Tous les personnages de Jean de La Hire sont profondément humains, tous ses romans sont pleins de mouvement, de vie libre, et de couleurs vives.

Dans le *Régiment d'Irma* qui est, à mon avis, l'œuvre la plus complète de Jean de La Hire trois figures sont dessinées avec la même maîtrise : Irma, la fille publique, Julien Natal et le lieutenant Cardec. Dans ce roman de mœurs militaires on retrouve toutes les qualités de Jean de La Hire, le cadre est ici prodigieux de vie et le calvaire de Julien Natal, ce soldat qui aime Irma et qui, pour elle, tue le lieutenant Cardec, passe en conseil de guerre, et est exécuté dans la cour de la caserne, le calvaire de Julien Natal renferme des pages d'une émotion communicative.

Dans les premiers livres de Jean de La Hire on ressent l'influence de quelques maîtres ; Balzac, Flaubert, Maupassant, ont appris au jeune méridional le dur métier des lettres, il les a aimés passionnément parce qu'ils étaient sincères et qu'il se retrouvait en eux.

Avec eux il a acquis « une vision nette des formes et une intuition instinctive des dessous, il a donné à ses livres, où n'apparaît aucune des



Portrait à l'huile

par GEORGES A.-L. BOISSELIER

(Salon de 1902)

intentions ordinaires des écrivains psychologues, mais qui ont l'air de morceaux d'existence humaine arrachés à la réalité, la couleur, le ton, l'aspect, le mouvement de la vie même. »

Ce jeune homme qui a déjà écrit des œuvres définitives comme *le Régiment d'Irma, la Torera, l'Enfer du Soldat*, et d'autres non moins vivantes mais inégales comme *le Vice Provincial* et *les Sept Beautés de la Marquise*, ce jeune homme sera certainement un de nos plus grands romanciers de demain.

De tous les écrivains de sa génération, qui va de M. René Boylesve à M. Ernest Gaubert, en passant par MM. Louis Lumet, Delbousquet, Eugène Montfort, Ch. Louis-Philippe, St-Georges de Bouhélier, Marius-Ary Leblond, Jean de La Hire est incontestablement le plus complet, le plus synthétique : « Il est, a écrit M. Georges Lemoyne, un classique animé par l'imagination d'un romantique. » Son talent est essentiellement latin, français et son mérite repose sur une série d'œuvres remarquables, autels élevés à la gloire du seul dieu moderne qu'adore Jean de La Hire : la Vie.

*
* *

Je dois cependant à l'impartialité de la critique, de signaler une grosse erreur littéraire de Jean de La Hire. Cette erreur c'est la fondation de *l'Idée Synthétique*, la tentative de créer une école littéraire, de toutes pièces. Et j'emprunte à ce sujet à une étude critique, que M. Ernest Gaubert a écrite sur Jean de La Hire et l'école synthétique, les passages suivants :

« L'art classique suit la marche des sociétés, s'inspire d'elles, dirige leur goût, mais accepte les leurs. Il est Rabelais, Ronsard, Malherbe, Racine, Voltaire, Chénier, A. de Vigny, Mérimée, Fromentin, Renan, Taine, etc. Je ne citerai pas les vivants.

« Cet art respire une forte santé. C'est son plus grand mérite, car il doit s'interdire bien des façons de séduire et demeurer un peu pauvre de parures. Il plaît par la pureté des lignes, par la clarté de ses raisons et non par la richesse des ornements. Il plaît aux élites qui devinent tout ce qu'il ne dit pas et aux foules qui ne voient que ses apparences raisonnables.

« M. Jean de La Hire se réclamait des traditions de cet art avant de manifester pour le *synthétisme*. Il avait oublié que la tradition française est *analytique*, et d'ailleurs son esprit

volontaire et précis le rejeta hors de cette route et l'éloigna de l'*olla podrida* littéraire de ses premiers manifestes. Cette coutume des manifestes, en opposition avec les œuvres de leurs signataires, est une maladie toute épidémique, une rougeole spéciale à ceux que démange surtout le souci d'arriver. Il n'est pas mauvais de l'avoir eue d'ailleurs et il vaut mieux en souffrir à 20 ans que d'en être atteint à 40, comme certains poètes qui signent un peu tard des affiches de politique littéraire, puériles et amusantes. »

Mais Jean de La Hire a eu surtout le tort — et c'est ce que ne dit pas M, Gaubert — d'oublier que l'œuvre littéraire n'a rien à voir avec un système de théories plutôt philosophiques. Il faut avouer aussi que les collaborateurs que Jean de La Hire s'était adjoints à *l'Idée Synthétique* auraient rendu mauvaise la meilleure des causes. Que dire de M. Hector Fleischmann, Félix Badet, Paul Renault, Olivier Mirandez, etc., etc., qui ont complètement disparu de la jeune littérature ou sombré dans les besognes mécaniques du petit journalisme ?... M. Charles Vildrac seul... et encore, il était bien, bien jeune ! sans aucune culture classique...

D'ailleurs, avec ce sens critique qui le carac-

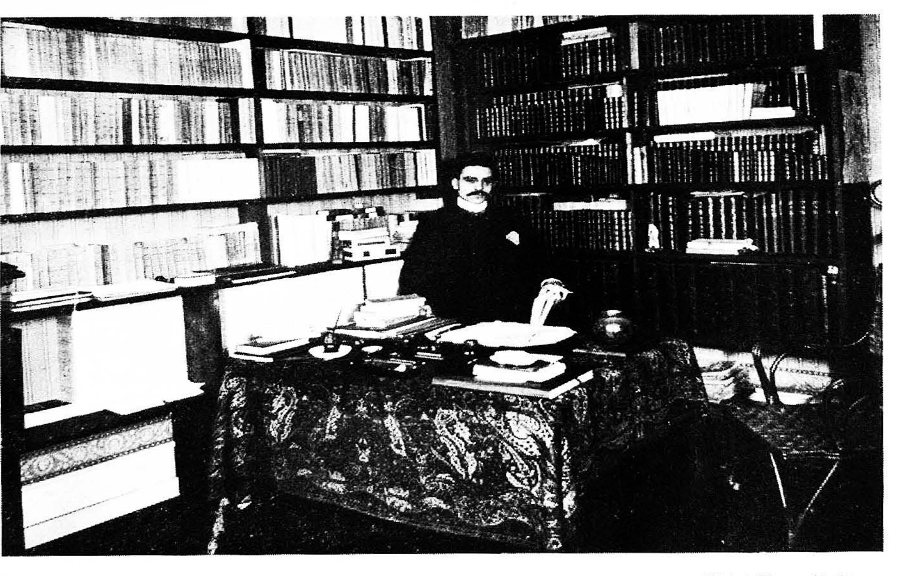
térise et cette force de résolution qui fait sa force, Jean de La Hire a vite reconnu son erreur, percé la carène de son *Idée Synthétique*, jeté ses collaborateurs par dessus bord, et regagné tout seul le solide rivage classique qu'il avait quitté sans trop réfléchir...

Depuis, Jean de La Hire a oublié « l'école synthétique », et tout le monde a fait comme lui.

*
* *

Ce livre ne serait pas complet, en notre temps de reportage à outrance, s'il manquait de l'interview que tout critique qui se respecte doit prendre à l'écrivain dont il parle. Je suis donc allé revoir M. Jean de La Hire, que j'avais déjà vu une fois pour lui demander les détails bio-bibliographiques nécessaires à cette étude, et c'est cette visite que je vais raconter en détail.

M. de La Hire est un grand travailleur ; il se lève matin. Je le savais, et, pour ne pas le manquer, je me présentai chez lui à huit heures. Je le trouvai en effet dans son cabinet de travail : deux immenses bibliothèques, occupant deux côtés entiers de la pièce, remplies de livres nombreux, où les éditions rares abondent, avec de belles reliures, où les littératures classique, ro-



Cliché Pierre Petit.

Jean de La Hire dans son cabinet de travail.

mantique et réaliste sont largement représentées, où enfin, des ouvrages latins tout annotés témoignent que M. Jean de La Hire est un des rares qui cultivent encore la langue de Virgile et de Cicéron ; des tableaux de prix, un joli dessin original de Mirande, un admirable buste en bronze du maître de céans par le célèbre sculpteur Jacques Labatut, un puissant portrait à l'huile par Georges Boisselier, jeune prix de Rome ; des bibelots et un Tanagra sur la cheminée, un plâtre antique sur un meuble-vitrine, et des brochures, des revues, des livres partout : Tel est ce cabinet de travail. M. de La Hire quitte la table large où il écrit, me tend la main, me fait asseoir et nous causons.

Mais, quoique méridional, M. de La Hire est prudent : ses yeux noirs brillent derrière le binocle, ses lèvres de sensuel sourient, il me semble, avec un peu d'ironie, mais il répond très vaguement à mes questions. J'insiste, cherchant à part moi quelle ruse fera naître ses confidences. Soudain, j'ai une idée, et je dis :

— On parle à mots couverts d'un grand roman psycho-physiologique, fini, dit-on, et que vous feriez paraître bientôt... ce roman ?...

Et la physionomie du jeune écrivain s'est

éclairée. Il rit, évidemment enchanté. Je devine que j'ai touché au cœur de M. de La Hire, en lui parlant, non pas de ses œuvres passées, auxquelles il ne pense déjà que pour en faire une réédition définitive, mais de son œuvre future, qui est sa préoccupation continuelle, sa joie, son tourment, sa passion, sa vie...

— Ah ! fit-il, vous faites allusion à la *Physiologie du Donjuanisme.*

Il prend en main un gros paquet d'épreuves d'imprimerie.

— La voilà ! ajoute-il.

J'attends. M. de La Hire paraît hésiter, feuillette un peu les épreuves, puis, relevant la tête :

— Bah ! s'écrie-t-il, je puis bien vous en parler, puisque ce livre sera lancé dans quelques mois !.. Vous voulez savoir ce que c'est ?...

— Je suis curieux en effet de le savoir, et je le dis.

— Eh bien ! reprend Jean de La Hire, le titre complet de ce livre est : *Mémoires d'un Don Juan et Physiologie du Donjuanisme...* Voilà cinq ans que j'y travaille... J'y ai réuni, coordonné toutes les observations que mon existence assez agitée m'a permis de faire sur les femmes, sur les hommes qu'elles aiment et sur les rap-

ports de ceux-ci avec celles-là... Vous savez, Don Juan existe autre part que dans la comédie de Molière ou l'opéra de Mozart ! Il est des hommes, rares, mais il en est, auxquels les femmes cèdent avec plus de fréquence et de facilité... J'en ai connu... Je les ai étudiés, fouillés, dans leur âme et dans leur corps... J'ai recueilli leurs aventures, leurs confidences, les confidences de leurs maîtresses : et j'ai écrit ce livre... La partie romanesque et la partie physiologique y sont bien distinctes, mais intimement liées, se soutenant et se corroborant l'une l'autre... Voulez-vous lire la table des chapitres : elle résume clairement le livre : Tenez, voyez : Les *Don Juan et le Donjuanisme, le Courage et l'Esprit d'aventures, la Virilité, la Largesse, la Dissimulation, l'Insensibilité, l'Eloquence, la Sensualité, la Beauté ou les qualités physiques, l'Amour, les Don Juan dans l'histoire... Caractères généraux*... et d'autres !... J'étudie toutes les manières d'être et d'agir du Don Juan, que je place, avec la partie romanesque de mon livre, dans notre temps actuel...

— Mais ce doit être plein d'audaces ! m'écriai-je.

— Nécessaires ! appuya le romancier. Le livre

n'est pas écrit pour les vierges... Si elles le lisent, d'ailleurs, elles n'y perdront pas, car il leur fera connaitre toute la perversion sentimentale, toute la cruauté, tout le danger du terrible Don Juan qu'elles cherchent toujours, et qu'elles trouvent quelquefois, pour leur bonheur et leur malheur!... Il est vrai que le danger qui se cache derrière la volupté est bien tentant!... Bah! les vierges, qu'elles lisent ou non mon livre, n'échappent pas à leur destin... ni à l'homme!... La partie physiologique de cet ouvrage est, et doit être, très audacieuse... sinon, elle resterait incolore, fade, incomplète, mensongère... L'âme du Don Juan n'est pas un lys: Je n'y puis rien... Si Satan existait, et que je puisse faire la physiologie du Satanisme, j'aurais mauvaise grâce à vouloir donner à mon encre une couleur angélique. Eh bien, le Don Juan est un Satan... humain et très réel!...

— Et la partie romanesque?...

— Ce sont des aventures d'amour qui servent d'exemples aux réflexions physiologiques; un lien étroit les relie les unes aux autres, et les aventures elles-mêmes se suivent chronologiquement avec le même personnage comme héros...



Dessin de Mme de La Hire.

— Jean de Sainte-Claire ?

— Jean de Sainte-Claire, toujours.

— Mais alors...

J'hésitai, car M. de La Hire se levait, me donnant ainsi à entendre que l'entretien était fini. Mais je payai d'audace, et, tandis que l'écrivain m'accompagnait vers la porte :

— Mais alors, dis-je... puisque vous n'avez pas démenti un interview de Camille Pert, dans l'*Informateur*, où Camille Pert disait que Sainte-Claire, le héros de tous vos romans, était votre sosie, ce Sainte-Claire c'est donc vous ? et le Don Juan que vous analysez, dont vous racontez les aventures...

Je m'arrêtai :

— Eh bien ? fit M. de La Hire avec un sourire plus ironique que jamais.

— C'est donc vous ? repartis-je à brûle-pourpoint.

M. de Sainte-Claire sourit davantage, ouvrit la porte, me tendit la main, et dit d'un ton narquois :

— Mon cher monsieur, qui n'est pas un Don Juan, à certaines heures, au moins une fois dans sa vie ?.. Rappelez-vous le chimpanzé Consul...

il eut des succès auprès des parisiennes... Et j'imagine que M. Francisque Sarcey lui-même, quand il vivait... D'ailleurs, dans mon livre, le Don Juan se marie, et le livre est dédié à ma femme... Oserez-vous conclure?... Au revoir, cher monsieur.

J'étais dehors ; la porte se referma et je ne vis plus M. Jean de La Hire. Evidemment, il se moquait de moi. Je l'avais bien mérité par ma question beaucoup trop indiscrète... Mais je restai persuadé que l'affirmation de Camille Pert, affirmation qui n'avait pas été démentie, était vraie, et que Jean de Sainte-Claire, qui se promène à travers les cinq derniers romans de M. Jean de La Hire, est le reflet littéraire de M. Jean de La Hire se promenant dans la vie.

*
* *

Voilà ma visite, voilà mon interview.

M. Ernest Charles ou M. Faguet en conclueraient sans doute que M. de La Hire érige en système la formule du roman autobiographique, dont Châteaubriand avec *René*, Gœthe avec une grande partie de son *Werther*, pour ne citer que ces deux, ont fait d'immortelles applications.

Moi j'en conclus simplement que si M. de La Hire s'est sincèrement raconté dans ses romans, il ne doit pas « s'être embêté » dans la vie ! Il est vraiment des gens qui ont de la veine : M. de Saint-Cl... pardon ! M. Jean de La Hire en est un.

Paul YAKI.



Nota. — De son vrai nom, *Adolphe d'Espie de La Hire*, l'écrivain dont je viens de parler signa d'abord ses articles au *Gil Blas*, du nom de *Adolphe de La Hirè*, mais il adopta bientôt celui-ci : Jean de La Hire, plus euphonique, qui est le nom sous lequel il est généralement connu.

Ses articles au *Gil Blas* sur *La Jeune Littérature*, furent signés du pseudonyme : *Sainte-Claire*.

Mme Marie de la Hire

Mme Marie de la Hire est née à Rouillé, près de Poitiers, le 20 mars 1878, mais son enfance s'est tout entière écoulée dans le Midi, à Castres. C'est là que s'éveilla, s'instruisit et se développa l'artiste-peintre et la poètesse qu'est Mme Marie de La Hire.

Très jeune, elle montra d'excellentes dispositions pour la peinture et le dessin. Quelques compositions fort originales, des tableaux de fleurs, des projets de portraits la révélèrent, et sa famille, résolue à ne point s'opposer à ses goûts, lui donnait un premier maître : Léopold Batut. En 1893, à quinze ans, elle exposait son premier tableau, à Castres même, où avait lieu une exposition régionale fort importante. Ce tableau recevait une médaille d'or en récompense



Cliché Pierre Petit.

et était acheté par un amateur de peinture. L'artiste développait bientôt, avec les fleurs pour modèles, ses rares qualités de coloriste, et ses roses, ses chrysanthèmes, ses iris revivaient sous son pinceau avec une intensité d'expression extraordinaire.

Dès lors, des études plus sérieuses et plus fortes devinrent nécessaires. La jeune fille va travailler à Toulouse ; M. Georges Castex la voit pendant trois ans dans son atelier, où se réunissent les peintres de la ville, et, à chaque exposition de l'Union Artistique, Mlle Marie Weyrich remporte de nouveaux succès. Puis, c'est Paris ; et les galeries du Louvre, l'Ecole des Beaux-Arts, les ateliers de MM. Eugène Favier, H. E. Delacroix, Gustave Colin, contribuent à perfectionner le talent de la jeune artiste.

C'est depuis lors que Mlle Marie Weyrich a exposé avec succès des tableaux de fleurs, des paysages, des portraits aux Salons de l'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs, aux Salons de l'Horticulture, aux expositions régionales de Carcassonne, de Montauban, de Toulouse.

Ayant vécu surtout dans le Midi, Mme de La Hire est uniquement méridionale : elle aime à

peindre, elle comprend les paysages rutilants de soleil, où les couleurs flamboient, où les ombres sont bleues et les clairs éblouissants. Ses peintures sont toutes de lumière et de couleur, avec une précision et une sûreté de dessin fort remarquables. Ses portraits sont « dans l'air » ; ils vivent dans la nature, et leur beauté vient surtout de ce qu'ils sont bien à leur place dans l'atmosphère, comme un arbre dans un paysage. Et si ces qualités sont dans le tempérament de Mme de La Hire, elle doit certainement aux leçons du maître Gustave Colin de les avoir mises admirablement en valeur.

En novembre 1904, Mme Marie de La Hire a reçu du Ministre de l'Instruction Publique les palmes d'Officier d'Académie ; c'était la première et très juste récompense de son talent de peintre.

*
* *

De son talent de peintre, en effet — car la poétesse ne s'était pas encore révélée. Il est vrai, Mlle Marie Weyrich, en 1898, envoya aux Jeux Floraux de Toulouse un poème qui fut couronné ; depuis, mais rarement, elle a donné des vers dans quelques revues littéraires. Mais son talent de poètesse ne fut entièrement connu qu'à l'apparition d'un volume de vers, *Les Jardins*

Cliché Pierre Petit.

M. et Mme de La Hire dans leur atelier.

du Soir, qui fut lancé en novembre 1904. — Dès son apparition, ce livre de poèmes, où nul n'est médiocre, et où l'on en trouve beaucoup de tout à fait beaux, fut un succès. Il étonna les lettrés, convaincus qu'en poésie surtout, la femme ne peut être qu'imitatrice. On verra plus loin quelques articles de critique extraits de ceux qui furent écrits au sujet des *Jardins du Soir*. L'impression qui se dégage de la lecture de ces poèmes peut se résumer en deux mots : mystère et passion. — Je craindrais des redites, si je mettais là ma propre appréciation ; j'aime mieux donner plus loin un extrait d'une critique que j'écrivis dans *La Revue d'Egypte et d'Orient* : ainsi le lecteur verra dans son ensemble ce qui a été écrit de plus intéressant dans *Les Jardins du Soir*.

*
* *

En mai 1904, à Paris, Mlle Marie Weyrich épousa M. Jean de La Hire.

Et c'est un vrai ménage d'artistes qui fut constitué. La femme et le mari, — la première, peintre et poètesse ; le second, écrivain, — collaborent étroitement, car la femme illustre les romans qu'écrit le mari. De cette collaboration

est né déjà un livre *Vengeances d'Amoureuses* qui contient six compositions à la gouache et à la plume de l'art le plus exquis. D'autres livres viendront, œuvres complètes de deux esprits qui furent crées pour se comprendre et que le destin a très heureusemeut unis.

PAUL YAKI.

NOTA : Née *Weyrich*, Mme d'Espie de La Hire, depuis son mariage signe ses peintures : Weyrich de La Hire. — *Les Jardins du Soir* sont signés : *Marie Weyrich*, mais les prochaines œuvres littéraires seront signées : *Marie de La Hire*.

Selon la Nature, tout acte pour acquérir ou se défendre est légitime. —

Le Philosophe ne doit ~~[illegible]~~ réprouver ~~[illegible]~~ ni le malfaiteur ~~qui ne réprouve~~ ni le juge : qu'il se garde seulement de tous les deux !

Jean de La Hire

Autographe de Jean de La Hire

JEAN DE LA HIRE

Devant la Critique

De Camille Pert

Très vif, nerveux, de taille moyenne, mince, une chevelure et un teint d'Espagnol, l'œil noir brillant derrière le binocle à demeure. Jean de La Hire possède une caractéristique figure d'énergique, de volontaire, d'ardent, mais non point d'emballé. Par moment, sa parole s'emporte, brûlante comme le soleil de son pays, le Midi pyrénéen, où il naquit il y a tantôt vingt-cinq ans ; puis, elle se calme, se parisianise... Il en va de même pour son talent. Coup sur coup, avec une surprenante verve fougueuse, il a jeté sept ou huit volumes qui, très inégaux, très divers, sont néanmoins tous exempts de banalité, et dont la hardiesse, parfois excessive, n'est, on le sent, que l'élan insuffisamment endigué, encore non assagi d'un talent vigoureux et d'une curieuse personnalité.

Ce qui retient l'attention dans ce qu'écrivit le très jeune romancier, c'est une série de six volumes, les uns publiés, les autres encore simplement conçus, où se déroulent en ses étapes successives la vie de Sainte-Claire, jeune méridional, — sosie de l'écrivain lui-même — héros très vivant, très moderne que l'on voit évoluer depuis sa sortie du collège jusqu'au seuil du mariage, en les divers milieux sociaux qu'il traverse.

C'est d'abord le *Sang des Grenades*, idylle passionnée, quelque peu brutale, comme le climat et la nature de la contrée où elle se passe ; le *Vice Provincial*, étude trop touffue d'où cependant émergent de frappantes silhouettes humaines. Puis, l'auteur fait soudain un bond immense avec l'*Enfer du*

Soldat, dans lequel nos lecteurs peuvent apprécier ce que seront désormais les qualités distinctives de l'écrivain, qui, certainement, occupera un jour le premier rang ; un langage pur, précis, à la fois sobre et éclatant, illuminé moins par le mot lui-même que par la force de la pensée, la réalité de l'image qu'il représente, une intensité remarquable dans la notation très brève, comme crépitante ; un rare don de la couleur, de la vie dans la description de la nature.

Enfin, avec le *Régiment d'Irma*, qui parait à l'Edition Moderne, Jean de La Hire vient d'exécuter un véritable tour de force, analogue à celui qu'accomplit autrefois Edmond de Goncourt en écrivant la *Fille Elisa*.

Le *Régiment d'Irma*, c'est dévoilée la réelle double vie du jeune soldat, partagée entre la caserne, les violents exercices, tantôt sains, exaltants, tantôt mortels et abrutissants, et le plaisir brutal pris dans la Maison... la terrible Maison, où l'alcool empoisonne, où le désir s'exaspère jusqu'à la folie, où parfois du sincère du profond amour nait de la fange, engendrant les rivalités sauvages et les pires drames.

En ce moment où tant de romanciers déçoivent par la médiocrité aimable de leurs œuvres, la violence passionnée, les défauts même de Jean de la Hire intéressent. L'on pressent que l'on est devant quelqu'un.

(L'informateur des Gens de Lettres).

*
* *

Il y a quelques jours paraissait l'*Enfer du soldat*, un livre bizarre où se heurent des choses choquantes et des choses très douces ; une description vigoureuse et large faite par à-coups d'impressions brèves, de phrases sèches et sonores, presque haletantes. Tableau d'horreur, sans exagération romantique, très scrupuleusement véridique en ses détails crus, de ce qui attend le soldat malade.

Cet « Enfer », c'est l'hôpital militaire... Ce lieu de misère où viennent geindre, souffrir et trop souvent s'éteindre d'innombrables jeunes hommes, livrés à certains majors ignares,

stupides, sadiquement cruels, au manque de soins d'infirmiers surmenés, truquards, ignorants et vicieux, à l'indifférence qui plane en ce milieu où tous, médecins et serviteurs du malade, sont avant tout soldats, et se préoccupent d'abord du ceinturon à fourbir, des armes à nettoyer pour la revue, l'inspection, laissant pendant ce temps la mort faire librement son choix dans les lits abandonnés.

Livre vraiment de jeune, où s'affirme un remarquable don d'observation précise, juste, où, auprès de qualités viriles et d'un talent d'écrivain déjà dessiné, se déploie une intransigeance dans laquelle persiste la naïveté de l'enfant de naguère du collégien qui s'est fougueusement élancé dans les lettres, du Méridional se précipitant avec audace, avec rage vers la conquête de Paris, cet Eden et cet ennemi de tous ceux qui ne sont pas ses enfants.

Du reste, il se levait une interrogation de cet ouvrage : était-ce un simple roman qui s'est emparé d'un cadre original, ou surtout une œuvre de combat ? — C'est ce que nous sommes allés demander à l'auteur lui-même.

Ce n'est pas dans son « home » que nous rencontrons le jeune écrivain, mais dans l'escalier de son éditeur, au milieu des piles de volumes ou de publications entassées le long des murs et à terre, tandis que vont et viennent les employés affairés.

— Excusez-moi, nous dit-il, mais je suis si surmené !... Le lancement de mon livre, mes conférences populaires...

— Vous avez vu de près ce que vous racontez ?

— Certes !... En somme, Jean de Sainte-Claire, le héros, c'est moi... peut-être pas tel que je suis, mais tel qu'il me plaît de l'imaginer.

Et il nous fait le plan des six volumes, les uns déjà écrits, les autres seulement conçus, dans lesquels se déroulera la vie de ce jeune héros très moderne, depuis la sortie du collège jusqu'au seuil du mariage, en les divers milieux sociaux où évoluent la plupart de ses contemporains.

Le Sang des Grenades, l'Enfer du soldat, Le Régiment d'Irma, La Lutte pour la Vie, Les mémoires d'un Don Juan,

Les Vipères sont le « déniaisement » de l'adolescent, le « temps consacré à la patrie », la passion, le retour au pays provincial, puis la vie à Paris, l'élan définitif vers la littérature, la carrière aimée entre toutes, choisie depuis le plus jeune âge.

L'*Enfer du soldat*, un pamphlet comme les *Maritimes* ? — Non, l'auteur s'en défend. Sans doute, il n'a articulé que des faits vrais, dépeint que des personnages vivants, mais il ne voulut faire ni œuvre de rancune, ni de dénonciation ; il s'est attaché à peindre la vie. Il a traversé ce milieu en acteur et en artiste, il s'est souvenu et a décrit.

Et, sur notre observation que certaines phrases crues prononcées par des personnages du livre effrayeront peut-être des sympathies un peu timorées qui iraient au reste de l'œuvre, l'auteur reconnaît que cette objection lui fut déjà faite ; mais, il se renferme derrière ce raisonnement obstiné :

— Puisque c'est vrai !...

(*L'Informateur des Gens de Lettres*).

D'Ernest-Charles.

La vie de province apparaît terrible dans le *Vice provincial*, de Jean de La Hire. Il faut vous dire que Jean de La Hire a beaucoup de talent vivant, vibrant, abondant avec quelque confusion... Je ne crois pas le lui apprendre, car la Préface du *Vice provincial* démontre assez clairement qu'il le sait déjà.

Et le livre qu'il donne aujourd'hui vaut mieux que son titre qui semble promettre des monstruosités. Non, ce *Vice provincial* est simplement la médisance, la jalousie, l'envie, la haine... Des femmes de Banyuls jalousent fortement une actrice parisienne qui accompagne à Banyuls son amant, enfant du pays, écrivain déjà glorieux. Tous les détails sont évidemment d'une vérité parfaite. Et M. de la Hire est un observateur très clairvoyant.

Lisez ce livre hâtivement combiné, écrit à la hâte, presque mal écrit, abondant en négligences et en vulgarité de style, mais d'un psychologue très pénétrant pour son âge, où cer-

taines scènes sont d'un admirable relief, et doué merveilleusement de cette qualité qui annihile à peu près tous les défauts : la vie.

(Revue Bleue)

*
* *

Les livres de Jean de la Hire sont violents, très vulgaires et un peu grossiers. Évidemment, vous ne ferez jamais croire à Jean de La Hire que le goût est une qualité littéraire. En tous cas, il vous répondra qu'elle ne peut-être que la qualité des médiocres. Et il ne consentira jamais à être de la sorte, systématiquement médiocre... Au reste, ce lui serait assez difficile.

Jean de La Hire improvise des romans avec une verve abondante et, à cette heure inquiétante. Il n'en publié pas moins de trois dans une seule année. Et c'est beaucoup de romans pour un bien petit nombre de mois. Au surplus, le temps ne fait rien à l'affaire. Ce qui, malheureusement, n'est pas négligeable, c'est le choix du sujet.

Jean de La Hire entreprend à son tour, et même un peu avant son tour, de réformer la société. Au fond, il a raison ; et il n'est pas de bonne volonté superflue. Il écrira donc un roman social. C'est déjà fait, car Jean de La Hire a fini d'accomplir un projet avant même qu'il se soit entièrement résolu à le réaliser.

Il vient d'être soldat ; il fut infirmier militaire. Il décrira donc l'hôpital militaire, l'*Enfer du Soldat*. La description nous donne grand envie de ne point entrer dans cet hôpital. Elle est pessimiste, encore que joviale. Et son pessimisme effréné, pour être relevé de facéties, est sans doute épouvantable. Mais comme Jean de la Hire est extrêmement sérieux et d'une sincérité impétueuse digne de toutes les sympathies, nous ne songeons pas à nous « indigner inconsidérément contre les brutalités de description et de langage que l'on trouvera dans ce roman ». Nous ne nous indignons pas, nous sourions plutôt. Mais nous demandons si on peut véritablement écrire des romans sur les différentes façons de prendre

la température, l'analyse des urines, le fleurissement des abcès, ou les périodes de telle autre maladie... Quant à moi, je ne le pense pas.

Je tiens pour vrais tous les faits allégués par M. de La Hire, et je conclus qu'on ne saurait trop réformer les hôpitaux militaires. Je serais beaucoup plus ému si ces faits étaient consignés sobrement dans un rapport, et j'aurais beaucoup plus de hâte à voir réformer les hôpitaux... Et, enfin, il y a longtemps qu'on l'a dit, pour faire œuvre d'art, il faut faire œuvre de choix, et M. Jean de La Hire n'a pas fait œuvre de choix.

Mais quelle vivacité extraordinaire de récit! quelle vie vulgaire et forte! Jean de La Hire a ce don: la vie, qui promet un vigoureux romancier.

(Revue Bleue)

D'Octave Uzanne.

A Jean Grave, qui fit *la Grande Famille* pour prouver que l'armée est une grande marâtre; à Dubois-Dessaulle, à Georges Darien, qui retracèrent dans leurs ouvrages d'effrayants réquisitoires contre les *Bats d'Aff!* et les pénitenciers, joignons aujourd'hui le nom d'un jeune écrivain de talent, M. Jean de La Hire. Le roman des médecins-majors n'était pas encore écrit. M. Jean de La Hire vient de le conter. Il l'a fait en images un peu frustes, en scènes colorées, réalistes et vivantes comme il sied au sujet qui n'est pas vraiment délicat. L'ouvrage est intitulé *l'Enfer du Soldat*. On aime à croire, pour l'honneur d'une corporation qui n'est pas que militaire, mais aussi scientifique, que des faits aussi scandaleux, des détails aussi meurtriers, des anecdotes aussi repoussantes que ceux que le narrateur s'est plu à rassembler dans son livre sont aujourd'hui impossibles. Mais l'accent de sincérité du livre, les noms, les références que cite M. de La Hire, enfin des caractères auxquels on ne se trompe pas, donnent une vérité saisissante à ces tableaux sinistres. « Plus que les hôpitaux civils, les hôpitaux militaires tuent, chez l'homme, le sens du bien et du mal, parce que — dit

l'auteur dans sa préface — derrière le médecin qui doit guérir se trouvent trop souvent le major et l'officier qui commandent et punissent sans discussion possible. C'est cela que j'ai voulu montrer, et aussi que des soldats sans instruction médicale sont chargés de travaux en dehors et au-dessus de leur savoir ; que les cadres des médecins-majors sont insuffisants, que l'intransigeance religieuse s'exerce dans les hôpitaux militaires plus que partout ailleurs, et que la réclusion presque complète à laquelle sont astreints les infirmiers les pousse au crime inconscient, à la brutalité et aux pires débauches. »

Ce livre, qui contient les plus répugnants récits qu'on puisse concevoir, cet *enfer* que Dante n'avait pas rêvé, M. de La Hire l'anime de tant de détails professionnels, qu'on est bien obligé d'entrevoir, derrière la trame du récit, la douloureuse réalité...

(La Dépêche)

D'Ernest Gaubert.

M. Jean de La Hire est né à Banyuls-sur-Mer, en 1878, d'une mère catalane et pieuse et d'un père soucieux d'autorité. Il fut élevé à Béziers, cité de riches vignerons et de courtisanes, au collège catholique de la Trinité, où se conservent et se mêlent les méthodes pédagogiques des jésuites de Vaugirard et des dominicains d'Arcueil. L'influence du décor et de l'enseignement sur La Hire fut énorme. Il a mis six ans à s'en débarrasser.

Au cours de ses vacances, sous le ciel brûlé du Roussillon, parmi les étendues pierreuses et les vignobles maigres et les nopals, les figuiers de Barbarie, les agavés de Banyuls, au cours de ses promenades parmi les ruines romanes de Béziers, qui disent encore l'horreur de la croisade albigeoise, l'infamie de Simon de Montfort, le deuil du 22 juillet 1209 et la rancune éternelle du Midi ; au long de la mer bleue de Valras ; parmi les plaines grasses en bordure du canal, en quelques soirs de rare liberté, dans ces rues chaudes de Béziers où des milliers de filles rappelaient alors les jours

antiques de Corinthe, Jean de La Hire, tourmenté de sa jeune ambition et de sa puberté, comme une sorte de saint Augustin revenu à ses premières amours, écrivait déjà des pages libertines et mystiques où les idées de renoncement et de chasteté et les idées païennes de luxure et de joie s'accouplaient étrangement. Il y avait en lui un emportement effrayé vers la femme, une piété à la Sainte Thérèse, très curieuse et dont la *Chair et l'Esprit*, son premier roman, porte la trace. La Hire a lu *Balzac*, les *Confessions*, la *Bible*, *Sagesse*, *Lamennais*; il ignora Hugo et les romantiques longtemps. Après Verlaine, *Aphrodite* et *Bilitis* furent son premier contact avec les lettres contemporaines.

Vers ce temps, nous fondions l'*Aube méridionale*. Cette petite revue est bien oubliée. La modestie de Pierre Hortala, un poète profond, les succès politiques de Marc Varenne, nos préoccupations personnelles, notre dédain des cénacles n'ont pas permis de signaler notre effort à la façon audacieuse des Toulousains. Dans cette revue, Jean de La Hire publiait des fragments d'un roman *Léo*, bien significatif de sa première âme mystique et sensuelle. Il faut regretter qu'il n'ait pas songé à le continuer. C'est au *Gil Blas*, au *Journal*, à la *Revue impressionniste* et à la *Revue phocéenne* que nous retrouvons Jean de La Hire en 1899 et 1900. Il est pris par Paris, d'abord, où il a lutté avec une énergie victorieuse. Il publie une série de nouvelles et de romans qu'il retouchera plus tard et que nous analyserons. En général, à part des qualités de verve, de clarté, de fécondité, cela ne marque pas grande personnalité ni grand avenir. C'est libertin, chaud et sobrement écrit. Mme Liane de Pougy se lamente de ne pouvoir en faire autant.

Ici, la vie de Jean de La Hiue a tourné. Envoyé comme soldat infirmier à l'hôpital militaire de Marseille, le boulevardier, « *à qui on ne la fait pas* », le conteur grivois soudain se trouve en présence de la douleur humaine, de la grande défaite par la souffrance, en présence aussi de l'injustice, du crime, de l'incapacité, en un mot devant toute l'horreur et toute la beauté de la mort et du sacrifice. Stupéfait, il ne comprend guère d'abord, il s'affole, s'indigne, se résigne..... puis il voit, s'émeut profondément, et, dès lors, il se sent un



Dessin de Rippl-Ronaï

homme loyal, sincère, charitable et fort. Il entre dans la vie. Cette crise nous vaut l'*Enfer du soldat*. Ce livre a l'ampleur tragique des bronzes de Constantin Meunier et des groupes de Bourdelle. Il est gonflé de vie et palpitant. Il me rappelle l'émotion qui m'étreignit, à la rentrée en rade de Marseille, lorsqu'on criait du haut du beaupré « *un homme à la mer* » et que je vis la petite boule noire de sa tête entre les vagues frisées et qui se hâtait vers la couronne blanche de la bouée, pareille à une couronne de deuil. Et ce roman qui dit les angoisses de Jean de Sainte-Claire, dans la geôle de la maladie, est plus poignant de n'être pas outrancier. Le *Jardin des supplices*, malgré le génie de Mirbeau, apparaît bien comme un travail littéraire, l'*Enfer du soldat* vous prend si bien qu'on en oublie le style. C'est une œuvre classique, car, après l'avoir lue, on se souvient de toutes les idées, de tous les événements sans pouvoir citer une phrase. Et c'est là le plus grand éloge à faire aujourd'hui à un écrivain.

Des poèmes encore peu connus, trop abstraits d'ailleurs, gauches aussi et qui, dans un temps où la maîtrise est si commune en rythmique, marquent peu, malgré des qualités singulières d'intense sensibilité ; des pages de critiques occasionnelles, un essai sur la *jeune littérature*, tels sont, avec ses romans, les œuvres de Jean de La Hire.

Les romans se groupent en deux cycles. Des œuvres d'*imagination historique*, si l'on peut dire, fidèles seulement à cette vérité générale du mensonge historique accepté, dont parle Marmontel dans la préfaee de son *Bélizaire*. Le *Tombeau des vierges*, chronique du Parc-au-cerf, *Maitresse de roy*, chronique de la vie et la mort de Mme du Barry, les *Sept beautés de la marquise*, chronique de la ville et de l'armée sous Louis XV et Louis XVI. Le meilleur de ces livres est le premier. C'est d'une joliesse perverse qui amuse, d'un négligé badin qui n'est pas sans art, c'est tout le XVIIIe siècle, vu par le côté des petites maisons de plaisir et des estampes de Boucher et Fragonard. Bruits de fêtes, chansons, adultères, le bruit des baisers est si vif,

Qu'en son lit voisin le marchand éveillé,

Ecoutant ces plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à la trop jeune épouse,

comme dit Chénier. Et c'est cela qu'a voulu seulement Jean de la Hire, comme M. Catulle Mendès, réprimandé à ce sujet par Lemaitre, lorsque, pour citer encore Chénier, il « Byblida leukopoguén thêkato kouridèn. »

Un mauvais essai de romantisme barrésiste c'est la *Torera* ou *de la volonté du sang et de l'amour*. *Héro et Léandre* est d'une antiquité bien pâle, malgré l'érotisme de quelques pages fiévreuses qui sauveront cette plaquette.

Le *Sang des Grenades* ouvre le cycle l'*Homme et la Société*. L'influence des atavismes et du décor, tout ce qui se mêle à nos désirs, du désir universel et de la poussée des sèves, l'influence du milieu, en un mot la vie extérieure, entravée ou libre, d'un jeune célibataire, M. Jean de La Hire veut la conter en dix volumes. Le premier est bien un peu teinté de d'Annunzio, mais le cinquième, le *Vice provincial* est une œuvre forte dont j'ai parlé ailleurs.

On ne peut prévoir ce que de La Hire donnera et de l'achèvement de cette décalogie peut se modifier notre opinion sur cet écrivain. Déjà ces trois derniers livres ont modifié l'opinion des lettrés qui craignaient de n'avoir en lui qu'un quelconque journaliste. Une récente conférence sur *les jeunes* démontra la souplesse intelligente du critique et sa sûre vision. M. de La Hire a vingt-cinq ans. Il ajoutera à ses œuvres les œuvres définitives de la maturité. Ce qu'il nous a donné et qui compte exquisément déjà, nous l'assure.

En présence de l'œuvre complexe, vivante, touffue de Jean de La Hire, les faits semblent prouver la vanité des formules littéraires. D'ailleurs ces formules ne sauraient être que la résultante d'un tempérament, d'un âge ou d'un milieu. Elles s'atrophient ou s'hypertrophient jusqu'à se différencier selon la volonté du disciple qui les adopte. Et en résumé, comme le remarqua Rachilde, la seule probité c'est, en art, de ne pas *copier* avant et de traduire *avec sincérité*.

A ce programme M. Jean de La Hire est demeuré fidèle. Dédaigneux jusqu'à ces derniers jours de ces jugulaires en

isme dont se paraient ses confrères, il écrivait, dans une hâte fébrile, avec une lourde ambition têtue de s'imposer, sûr que son labeur obstiné, son talent grandissant, sa volonté, obligeraient un jour la jeunesse à compter avec lui. Et dans son effort, il n'y a rien de louche ou d'hypocrite. Il n'a pas été *le termite* dont parlent les Rosny, il n'a pas fréquenté des dix à minuit des bars où s'exaspère le gatisme juvénile des Fleischmann, il ne s'est pas confiné non plus dans la Tour d'Ivoire où les jeunes dieux incompris cuvent leur bile. Il a peu aimé les petits prodiges mais il n'a dédaigné personne, sans lire. Voilà pourquoi, malgré tout l'esprit ironique de M. Albert Vidal, nous pensons que Jean de La Hire mérite, par la dignité de sa vie et la constance de son effort, d'être placé au-dessus des irritables divinités de coteries, avec quelques autres écrivains et poètes, étudiés au cours de ce livre.

(Etudes Littéraires)

De Paul André.

Il est beau de voir une jeune activité se préoccuper de ne tenir pour vain ou étranger ou démesuré ou trop infime nul souci. J'aime ces vaillances juvéniles qui s'attaquent à tous les problèmes, ne sont indifférentes à nul spectacle et trouvent à exercer l'énergie de leur enthousiasme à tout propos et sur tout sujet.

L'ampleur et la diversité de leur effort est un témoignage de sa vitalité. Explorant cent domaines l'artiste a bien des chances de régner un jour en maitre dans un, au moins, de tous ceux-là.

M. Jean de La Hire de qui déjà dix volumes successifs ont assuré la légitime notoriété, témoigne de cette préoccupation louable de rechercher universellement la faculté d'étendue de ses investigations littéraires.

J'ai eu déjà l'occasion de l'en glorifier lorsque parut, en préface à l'un de ses livres, cette subtile, curieuse et neuve étude sur le *Roman synthétique*. C'était l'exposé ingénieux d'une forte et grande conception de l'idéal littéraire selon

l'auteur, de l'idéal qui « réaliserait la peinture complète de *tout* l'Homme dans la Nature ».

Pour mettre en pratique son ambition généralisatrice, il n'est ni temps ni milieu que M. de La Hire ne veuille évoquer. Roman d'amour, roman social, roman historique, roman pamphlet, roman ironique, sévère, antique, moderne, chacun abrite de nouveaux héros, transpose des décors variés à l'infini, imagine des aventures multiples.

Aujourd'hui, après le *Vice Provincial,* cette satire amère des ridicules et des laideurs d'une petite plage d'un bourgeoisisme qui voudrait être mondain ; après le *Sang des Grenades*, cette troublante histoire d'amour éperdu ; après la *Torera*, ce conte espagnol d'une chaude coloration tumultueuse ; après l'*Enfer du Soldat*, ce brutal cri de pitié en faveur des hospitalisés militaires ; — voici les *Sept beautés de la marquise* (un vol. à l'Edition Moderne, chez Ambert, à Paris).

Tout le siècle galant, joyeux, coquet, sans pudeur menteuse, mais sans cynisme ordurier, revit dans ces pages d'élégance, de verve et de bonne humeur.

C'est au temps de Mlle Clairon, la tragédienne fameuse et l'amoureuse célèbre. Gentilshommes et belles dames font autour de l'héroïne un groupe bruyant, châtoyant, spirituel et sans façons dont les aventures sont mises en scène par M. Jean de La Hire avec un art léger et primesautier, sur un ton de badinage alerte à nul autre pareils.

La Marquise est cette aimable Mme de Baufremont de qui le cœur volage se partage sans regrets ni scrupules entre le marquis, son époux, et M. de Sainte-Claire, son ami. Et dans une amusante *Abbaye de Thélème* que la bonne volonté amoureuse de tous ces couples en gaîté rend le séjour le plus enviable du royaume entier de Louis et de Mme de Pompadour, le marquis, la marquise, M. de Sainte-Claire, M. de Nérac, la belle Florise, M. de Laigrillon flanqué de ses valets nègres imposants, la grande Clairon enfin et quelques autres nobles seigneurs riches d'écus, d'amour et de loisirs, s'organisent une existence d'enviable allégresse.

Il faut, pour conter une histoire galante de ce genre, un talent très fin doublé d'une érudition aussi sûre qu'elle doit rester discrète. M. Jean de La Hire nous prouve qu'il possède l'un et l'autre. Rien ne choque, tout est élégant, joli, séduisant, dans ce roman qui s'apparente aux mémoires les plus spirituels du XVIII[e] siècle.

Et c'est bien là la caractéristique d'une tendance que j'ai dit vouloir s'efforcer à être universelle. Plus tard il se dégagera de cette vision synthétique, de cette faculté de faire vivre dans des romans multiples le passé, l'aujourd'hui, le rire, les larmes, la bonté et la colère, — une volonté plus précise : l'art se spécialisera et ce sera la gloire de M. J. de La Hire, d'avoir enfin coordonné ses cent efforts pour ne tendre qu'à la maîtrise d'une personnalité bien définie. Celle-ci sera formelle et puissante et très belle, j'en ai l'heureuse conviction.

(*La Libre Critique*). — Bruxelles.

De Léon Bocquet.

En des journaux et revues, Jean de La Hire a beaucoup écrit sur la jeune littérature ; en des conférences, il en a beaucoup parlé. Et tandis qu'il dépensait du côté de la critique un peu de ses activités multiples, il a dit sans fiel et sans parti-pris, en belle indépendance et franchise, sur quelques-uns dont l'esthétique ni les théories n'étaient siennes, des paroles judicieuses. Il est juste qu'on s'essaie à examiner son œuvre avec la même impartialité. Car il a eu le sort des favoris de la fortune qui est de provoquer des admirations indiscrètes et des injustices désordonnées. Les unes et les autres ayant tort servirent du reste à sa notoriété. Ce jeune homme débarqué de bonne heure en littérature est déjà quelqu'un. Il y a longtemps, ce semble, qu'on connaît en librairie Jean de La Hire et Jean de Sainte-Claire, dont les destinées se cotoient, l'un héros de roman, l'autre auteur.

Il venait du Midi, presque transfuge d'un collège catholique bitterois et des « humanités », prématurée victime d'une aventure tapageuse, il venait de Banyuls-sur-Mer — où il est

né en Janvier 1878 — riche seulement d'ambitions et d'énergies adroites, à Paris.

Aussitôt l'œuvre de l'écrivain commence, pressée, hâtive, soumise à des nécessités dommageables à l'art. Et c'est la parution successive de ces romans : *La Chair et l'Esprit, Héro et Léandre, Incestueuse*, et *Le Tombeau des Vierges*, friandises au piment offertes au goût blasé d'un public spécial. Des quotidiens louèrent la jeunesse et la joliesse perverse qui saupoudrait ces livres. Sur la foi des titres raccoleurs, d'aucuns sans l'avoir lu classèrent l'écrivain au Ghetto littéraire. Lui d'ailleurs se drapait volontiers de la chape d'impudeur, ne sachant pas combien plus tard elle serait lourde à rejeter. Il officiait pour Vénus estimant qu'il faut vivre surtout du culte et de l'autel. Il lui suffisait d'être un gentil conteur narrant, l'œil égrillard, et la bouche en baiser, les scènes de la vie des hautes courtisanes : la du Barry après la Pompadour, *Maîtresse de Roy* et *Le Tombeau des Vierges*. Son doigt badin avait feuilleté les mémoires secrets, les chroniques libertines, et les histoires galantes, et les estampes polissonnes et il avait rêvé, et de ces rêves et de ces documents confondus, ne voulant distinguer le vrai de la fantaisie, avec une larme ou un sourire, il refaisait à son tour le récit. Ce n'était pas le contre-sens du roman historique ; ce n'était ni du roman, ni de l'histoire, c'était de l'anecdote songée à propos de l'histoire et prestement écrite.

En ces reliefs des graves annalistes, Jean de La Hire se révéla aux autres et à lui-même, agile, fringant et impudique.

En ce temps-là, il écrivait selon l'inspiration, guidé par l'intérêt d'abord, par l'idéal ensuite. Il changea tout cela. A ses romans historiques, par rétroaction, il imagina une filiation et un ordre. Il voulut plus de logique et de direction dans son œuvre jusque-là livrée à tous les souffles. Pour ses livres futurs il décida un plan. Un sensible lien unirait ses romans. A la manière de Balzac et de Zola, ou tout simplement de Louis Lumet, un même personnage évoluerait aux phases successives d'une vie mouvementée. Et ce serait l'his-

toire *d'un jeune homme dans la Société.* Et voilà pourquoi Jean de Sainte-Claire, un coquebin de dix-huit ans, à peine évadé du collège se jette éperdument aux bras ouverts de Mme de Varennes, institutrice des virginités en révolte ; pourquoi au grand scandale de la province haineuse, hypocrite et jalouse, il aime d'amour libre et affiche cet amour. Et voilà pourquoi, soldat visitard à l'hôpital de Port-Vendres, Sainte-Claire se révolte de la servitude et bassesse militaire jusqu'à ce que rendu à la vie civile, à Paris, assidu de théâtres et de salles de rédaction il fasse sa trouée dans l'âpre mêlée littéraire et lutte pour la vie et la gloire. Et là, sans doute, connu et célèbre, fréquentant les milieux mondains il ne se peut pas qu'il ne connaisse l'angoisse d'amour et quelque idylle tragique. Et c'est toute une jeunesse à finir par le mariage.

Voici indiqué dès lors le sujet du *Sang des Grenades* du *Vice Provincial* de l'*Enfer du Soldat* et de quelques autres complémentaires de la série que Jean de La Hire prévoit et vous conte, de sa voix scandante et rapide, avec cette belle présomption qui est comme l'éternel sourire des méridionaux. Sainte-Claire continuera de vivre. Gagné aux idées généreuses, peut-être tournera-t-il au socialisme, mais pour ce qui adviendra de l'âge mur et de la vieillesse, le destin seul le sait. Jean de La Hire en ignore. Mais soyez sûr qu'il aimera, qu'il sera voluptueux, ardent et passionné, sincère et synthétique. Il le faut bien pour répondre à la rubrique générale l'*Homme et la Société*, sous quoi s'inscrivent ces livres parus et tous ceux en projet, ardu labeur d'indépendance, de vérité et de justice.

En effet, une des qualités qui s'impose dans les romans de Jean de La Hire c'est leur absolue individualité, leur observation réaliste. Elle n'est ni fantaisiste ni littéraire, elle est *vécue* — dût ce terme paraître à l'excès fatigué. Son œuvre est parallèle à sa vie. Il y mêle son existence intime, mieux son amour, ses idées et sa chair, un peu du soi-même confidentiel qu'il est nécessaire quand même, et malgré la profanation, de révéler si l'on veut être poignant, humain et vrai. Jean de La Hire est un amoureux de la vie sous toutes ses

formes naturelles et, grâce à une observation clairvoyante, attentive et suggestive, il la communique frémissante aux pages de ses romans de mœurs. Ce don harmonise tout et ses invraisemblances candides et ses contradictions, ses négligences et ses outrances, et ses psychologies féminines, frêles et rudimentaires souvent prises en défaut, ses fautes de goût encore, tout cela passe emporté dans la fougue et l'exaltation, au courant de sève luxuriante des sentiments et des sensations.

Quand il s'avisa d'un manifeste, Jean de La Hire a écrit : « Il ne s'agit plus de psychologie, de physiologie, de romantisme : il s'agit de faire, le plus complètement, le plus intensément, le plus profondément possible, de la vie. » Il saisissait au vif son originalité. Brutale ou ironique, jamais sentimentale, elle est là dans cette puissance à voir, à saisir, à montrer. L'œuvre opiniâtre s'affirme robuste, normale et virile. Elle exalte l'être, l'action, la volonté et la conscience libérée des obstables qui entravent le jeu des énergies. Aussi, quand l'art persévérant et le haut idéal auquel Jean de La Hire aspire sera atteint et quand s'y joindra le tourment du style qui façonne en vue de l'éternité, cette œuvre d'un talent souple et hardi sera d'imposante et complexe beauté.

(*Le Beffroi*).

De Louis Lumet.

La littérature antimilitariste s'est enrichie d'un nouveau roman qui soulèvera des polémiques aussi violentes que le *Sous-offs* de Lucien Descaves. Sa vérité troublera dans leurs mensonges les défenseurs de l'armée infaillible et intangible, et il sera accueilli comme un argument décisif en faveur de leur thèse, par les honnêtes gens qui réclament des modifications essentielles dans un organisme d'une barbarie surannée.

Qu'on attaque ou qu'on loue l'*Enfer du Soldat*, de Jean de La Hire, ce livre aura un retentissement profond dans tous les milieux et une influence certaine sur les réformateurs de bonne foi. Car il n'est pas le produit du hasard et de l'ima-

gination, mais une œuvre d'art sobre et forte, nourrie de documents irréfutables et d'une rare gravité.

M. Jean de La Hire a limité ses observations aux hôpitaux militaires. Il en a saisi avec netteté les vices fondamentaux et les crimes qui sont leur conséquence naturelle, et il les a décrits avec le courage d'un penseur et d'un savant. Certes, la caserne est odieuse : la vie du soldat, mécanisé par la hiérarchie, terrifié par le code, hébété par des exercices grotesques et fastidieux, n'a rien d'humain ; cependant l'hôpital l'aggrave encore de toute sa cruauté sournoise ou brutale. C'est bien l'enfer du soldat, le dernier terme de sa carrière misérable, là où il souffre, où quelquefois même on assassine légalement.

Quelles sont les causes qui modifient en mal la nature d'un endroit qui devrait être de bonté, de science et de justice ? Sont-elles inhérentes à l'institution des hôpitaux militaires, ou proviennent-elles de leur fonctionnement défectueux ? Ne cesseront-elles qu'à leur disparition ? Est-ce que l'on peut espérer les éliminer par leur réorganisation ? Ces questions ressortent de l'œuvre de Jean de La Hire, et par le simple exposé des faits dont il a été témoin ou dont il eut connaissance, il indique leur solution rationnelle.

(Petite République)

De Paul-Louis Garnier.

Bien qu'il m'ait été donné déjà d'exprimer maintes fois dans des livres et des brochures critiques le rôle dévolu à la synthèse et à l'infinie variété de ses formes parmi l'activité intellectuelle contemporaine, l'œuvre de M. de La Hire, par ses tendances, par son architecture heureuse, plus encore par la préface qui l'introduit, fournit un prétexte à ces affirmations qu'on ne saurait dans le trouble où nous sommes, se lasser de produire.

Tandis qu'en plusieurs tentatives, je m'efforçais vers la réalisation d'œuvres où le lyrisme participait, dans le but de donner aux synthèses philosophiques ou historiques qui s'y

rencontraient une homogénéité durable, M. Jean de La Hire, au gré d'un labeur fertile, établissait le concept du roman synthétique considéré comme une résultante fatale des précédentes évolutions littéraires. Mais la synthèse pour M. de La Hire est un procédé, une méthode consistant dans la fusion des forces déterminées par les principaux courants d'investigation psychologique, c'est-à-dire par l'Art classique, le Romantisme et le Réalisme. D'après des inductions habiles et de fins exemples obtenus à l'aide de raisonnements par analogies, M. de La Hire échappe au reproche d'impersonnalité qu'on ne manque d'ailleurs jamais d'adresser à ceux pour lesquels l'originalité et la force ne consistent pas dans les violences incohérentes et affectées d'une manière. Mais cette question pour être résolue ne pouvait soulever de grandes difficultés ; peu de gens semblent à présent disposés à contester la valeur de nouveauté inhérente à toute synthèse. S'il fallait témoigner par un exemple de l'exactitude de cette affirmation, ne suffirait-il pas de rappeler dans notre passé intellectuel, Balzac dont l'œuvre, toute de groupements concrets, déterminés par ces affinités mystérieuses dont la découverte et la sensation sont le fait du génie, constitue jusqu'ici la plus curieuse et la plus robuste philosophie de la synthèse.

Le *Vice provincial* est un roman pittoresque et vif, d'une allure rapide et d'une ironie légère dont les traits brillent et cinglent. Il s'y rencontre plusieurs études concises et nerveuses des milieux de province. M. de La Hire excelle à fixer quelques attitudes représentatives des individus ; ces raccourcis donnent un aspect intense de la vie sous l'angle le plus précis de la vérité. A coup sûr nous avions déjà de très fortes peintures de ces existences désuètes, obstinées et rances qui se déroulent au fond de la grâce lumineuse des vieilles cités langoureuses de province. Le livre de M. de La Hire ne devait guère nous présenter de figure qui n'eût été déjà fixée ; nous n'attendions point d'originalités, dans ces pages d'observation méticuleuse où tout lyrisme eût très vite excédé les limites de l'harmonie générale de l'œuvre. Le *Vice provin-*

cial vaut surtout par la fidélité âpre des traits qu'il retient, par la santé et la sève heureuse que son auteur répand dans le cœur et les actes des personnages opprimés par le rigorisme stupide et lourd des petites villes. Ce livre est criblé de tons clairs, de libres éclats, de belles violences soudaines qui rehaussent le pathétique de l'œuvre et font aimer en M. Jean de La Hire l'écrivain rude et sobre et l'homme ému.

(La Revue Socialiste)

De A.-M. Gossez.

Médaillon

Jean de La Hire, romancier, l'auteur de *La Torera*, de *L'Enfer du Soldat*, du *Régiment d'Irma*, le critique littéraire du *Gil Blas* est un *jeune* qui a débuté dans la littérature par le journalisme en mettant la presse au service de ses goûts littéraires. M. de La Hire arriva de son midi, à Paris, en 1898, décidé à poursuivre, en dépit de tous et des siens, une carrière qu'il préférait à toute autre : celle de la libre littérature. Arriveur plutôt qu'arriviste, — car il devait demander à sa production son pain quotidien — il n'eût de cesse avant qu'un éditeur acceptât son premier roman. Aussitôt il conquit la sympathie de ses aînés, mais, habile, d'une habileté franche, il voulut demeurer en contact avec les écrivains de son âge et fonda l'*Idée synthétique* ; ainsi soignait-il, avec une fougue toute méridionale, ce qu'il nomme sa gloire de demain. Tout dévoué d'ailleurs aux jeunes auteurs, à qui il rend le service de les introduire devant le grand public et de les étudier sans ridicule mépris, les sachant plus sincères que bien d'autres dont la renommée est bruyante. Esprit clair, bouillant, d'une énergie communicative, son écriture est nette, vive, facile, simple. Il est rarement rêveur, plus rarement mélancolique, et c'est un latin avec tout le feu catalan. Jean de La Hire n'a rien d'un poète, tout d'un artiste, dans l'imagination ; il a le don précis de la couleur, de la pleine lumière. Son sang

chaud, ses muscles souples et actifs l'entraînent à des enthousiasmes cruels, avec le goût du sang ; il les sait modérer par un raisonnement perspicace et un peu sec. Au physique, musclé, nerveux, rapide, la peau bistrée, l'œil vif, les cheveux bruns et bouclés, la figure d'un méridional maigre, la parole pressée, affirmative, décidée.

Quand on connaît sa vie et qu'on a lu ses œuvres on peut conclure, avec M. Hector Fleischmann, que Jean de La Hire, écrivain de grand talent, est *une volonté*.

(*Le Beffroi*)

De Georges Lemoyne.

Il suffit de beaucoup d'analyse, de fermeté d'esprit, de conscience et de talent pour faire des romans comme *Le Vice provincial*. Jean de La Hire a surtout des qualités d'observation remarquables : elles donnent à tous ses livres un cachet spécial de vérité et une grande légèreté de touche.

Railleuse, ironique, méchante, émue, émouvante, amoureuse, son âme jeune et ardente tiansparaît à chacune des pages. On est heureux de pouvoir poursuivre sans fatigue les aventures vécues de ses héros : on est reposé de la longue théorie prétentieuse des œuvres à thèse de nos contemporains en mal de science avaient fait éclore : la mer et le pays natal chantent un hymne triomphant dans son œuvre, et la lune aux reflets bleus a des complicités féminines. Ajoutez à cela que les divers chapitres y sont écrits dans une langue pure, — souvent rapide, — douce, suave, changeant avec les choses décrites.

L'auteur est jeune ; il a devant lui un brillant avenir de perfectionnement ; il ne manquera pas de donner tout ce dont on attend de lui.

Il nous a mis, avec des modèles, de merveilleux instruments entre les mains ; à nous de nous en bien servir. Et chacun, en

retour, très modestement mais avec opiniâtreté, s'efforcera de lui aplanir, par une série d'étapes vers la réalisation de la synthèse, la voie difficile.

(Petite Revue Méridionale).

NOTA. — Les quelques lignes ci-dessus sont la conclusion d'une étude, la plus complète qu'on ait écrite sur Jean de La Hire, nous regrettons de n'en pouvoir citer qu'une infime partie, et nous en faisons nos excuses à M. Georges Lemoyne, mais son étude, écrite en plusieurs chapitres d'une absolue cohésion, ne pouvait pas, sans dommage, être tronquée.



PAYSAGE

Peinture de M[me] de La Hire.

Mme Marie de La Hire

Devant la Critique

L'Artiste-Peintre. — Ne prévoyant pas, dans sa modestie, qu'un livre de documents critiques serait publié à son sujet, Mme Marie de La Hire, alors qu'elle était Mlle Marie Weyrich, n'a conservé aucun des articles de journaux et de revues où, à l'occasion d'Expositions et de Salons, les critiques d'art ont parlé de ses peintures. Il m'est donc impossible d'en donner ici des extraits, car l'éditeur de cette étude ne m'a pas donné le temps de rechercher ces articles dans les collections de périodiques. Je puis cependant rappeler que M. Thiebaud-Sisson dans *Le Temps*, et les critiques d'art de *L'Evènement*, de la *Dépêche* (de Toulouse), *L'Express du Midi, Le Télégramme, l'Art Méridional, La Revue d'Egypte et d'Orient, La Flamme, Le Rappel, Le Journal des Artistes,* etc., etc., ont loué le coloris très intense et très vrai de la peinture et l'élégance du dessin, dans les œuvres de Mlle Marie Weyrich.

De Jacques Talbot.

La Poétesse. — Une jeune femme, hier encore jeune fille, vient de donner au public un livre de poèmes, *Les Jardins du Soir*, qui est toute une révélation. Jamais dans la littérature, une femme n'avait jeté des paroles aussi mystérieusement voluptueuses, aussi profondément ardentes. Les souffrances d'un cœur qui aime, les joies d'un amour satisfait s'y joignent aux beautés d'une nature puissamment et délicatement décrite. Marie Weyrich voit la nature en panthéiste, mais en panthéiste qui garderait dans son âme, confondues en une seule

croyance, les traditions mythologiques et les légendes des cultes cachés.

Ni Mme Desbordes-Valmore, qui fut une poétesse exquise, ni les dames de notre temps à qui l'imitation de Sapho a valu un semblant de renommée, n'ont mis à jour, comme Marie Weyrich, l'âme complexe et si séduisante de la jeune femme amoureuse. Un feu divin, peut-on dire, anime ces poèmes de passion humaine, dont la forme est impeccable et le rythme toujours singulièrement harmonieux.

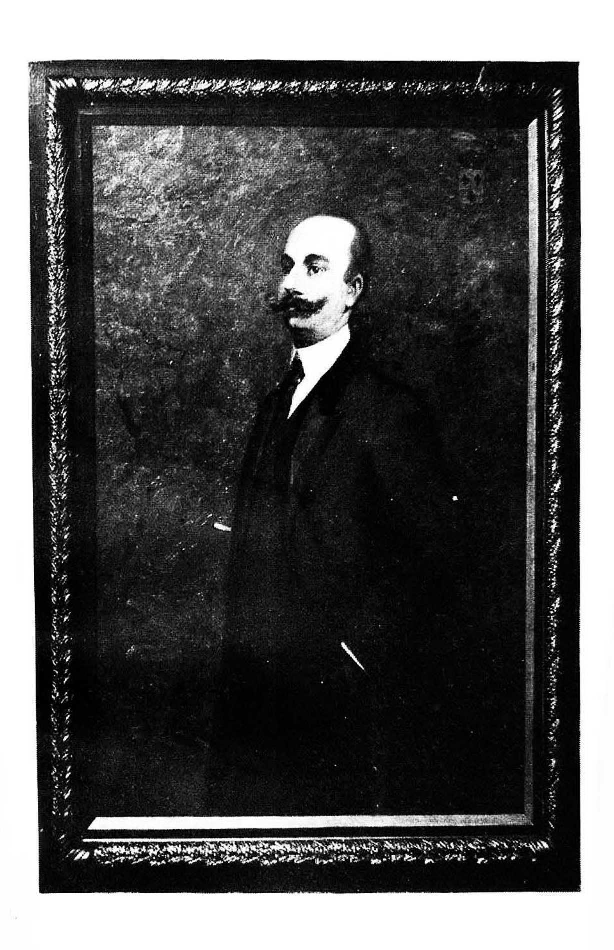
Les Jardins du Soir, parus depuis un mois à peine, ont déjà le plus grand succès. Ces poèmes ont frappé aux cœurs amoureux des femmes et des jeunes hommes, et ces cœurs se sont ouverts, étonnés, émus et ravis de voir exprimées si intensément, si poétiquement les douleurs adorables et les joies mortelles qui les consument.

(La Revue des Lettres).

***

De Léon Bocquet.

Voici, avec *Les Jardins du Soir*, de Marie Weyrich, une note originale encore, sinon dans la littérature puisque nous avons Baudelaire, du moins dans la littérature féminine ; la poésie de la sensation et notamment de la sensation visuelle et auditive. Je ne sais si Marie Weyrich est musicienne, mais elle est peintre en même temps que poète, et cela explique sa poésie — une poésie très colorée, très forte et très positive dont les effets sont obtenus par les moyens les plus ordinaires d'apposition des épithètes. Aucune femme, je crois, n'avait à ce jour, révélé une intellectualité aussi robuste, aussi dépourvue de mièvrerie, de redondance et de superflu, dans l'expression même et dans la manière de sentir. A vrai dire, il y a chez elle moins de sentiment et d'imagination peut-être que d'excitation nerveuse. La sensation et comme une sorte d'appréhension physique y dominent et commandent l'émotion. De là, une prédisposition du poète à interpréter le silence et l'ombre capables de s'emplir de visions d'épouvante



Portrait

du Prince Charles de Bourbon.

Par Mme de La Hire.

et d'hallucinations tragiques plutôt que le sens, plus religieux du mystère. Ce qui particularise cette poésie, c'est sa complexité faite de neurasthénie et d'ardeur sensuelle, de tristesse sentimentale et intellectuelle ; c'est ce composé d'amour et de peur de la nuit, ce cauchemar de fantômes et d'odeurs évoqués, ce désir absolu du calme et de l'insensibilité et cette aspiration à la mort d'où la sérénité est absente :

La tristesse du ciel répand l'or de ses urnes
Les rêves passagers et son grand nonchaloir,
Le poison des parfums a des forces nocturnes
Et glisse sur ma chair comme un océan noir.

Je creuse l'abandon grandissant de mon être,
Je chasse les regrets sanglants du souvenir
Et j'offre ma douleur au soir qui me pénètre,
Plus vaste que la mort où je voudrais dormir.

Les *Jardins du Soir* ne sont pas que les paradis artificiels du songe, ils sont le décor réel d'une authentique histoire d'amour. D'abord solitaires et mornes, leur ombre triste et douce, sous le rayonnement fatidique de la lune et parmi l'énervante odeur des fleurs vénéneuses, s'emplit de la lumière des nouveaux espoirs de la volupté vaine, des tendresses unies, dans l'oubli des heures passées et la tranquille contemplation de ce qui roule au néant :

J'écoute murmurer les fleuves vers la mer ;
L'ombre roule l'espoir des choses qui demeurent,
J'attends, le front courbé par un désir amer,
Que ma lampe s'éteigne et que mes rêves meurent.

Marie Weyrich, par ce premier livre, se classe parmi l'aimable décaméron de nos poétesses qui joignent à la grâce l'orgueil d'un beau talent.

(*Le Beffroi*)

De Paul André.

Voici des vers de femme. Ils n'ont ni la mièvrerie, ni la futilité, ni la grâce inconsistante de tant de poèmes féminins. Mais ils ont la sérénité émouvante, le charme profond et l'élégance délicate des œuvres qu'inspire une pensée à la fois noblement sentimentale et harmonieuse.

Peintre à qui les Salons ont réservé plus d'un succès, Mme Marie Weyrich devait être attirée par le côté plastique et par la couleur et par l'aspect des choses. Mais sous ces dehors son âme a cherché des émotions et le cœur a expliqué et compris ce qu'admiraient ses yeux. Dans les *Jardins du Soir*, ces jardins de fleurs, de parfums et de mystère, le poète passe et cueille des sensations divines, il goûte la douceur des choses incertaines, et il célèbre en strophes musiciennes sa ferveur, sa joie, sa crainte, sa tristesse et son espoir tour à tour.

Il faudrait faire de nombreuses citations pour que l'on pût apprécier le double mérite de la forme et de l'inspiration des poèmes de Mme M. Weyrich. Son livre est à la fois un bréviaire sentimental, un cantique d'amour et un mélodieux chant à la gloire d'une nature de beauté souveraine.

En attirant sur lui l'attention de mes lecteurs, je ne manquerai pas de signaler le luxe de son édition. *Les Jardins du Soir,* sous une couverture artistement illustrée par leur auteur, sont le premier volume que M. Adolphe d'Espie lance sous la firme de la Bibliothèque Indépendante. Cette entreprise doit être connue des lettrés et du public car elle se propose de publier des œuvres d'une exceptionnelle rareté ainsi que des romans ou poèmes de jeunes écrivains. La tentative est louable et généreuse ; il faudrait qu'elle fût encouragée.

(La Flandre Libérale).

***

D'Albert Lantoine.

Marie Weyrich nous donne la révélation d'un talent exquis, artificiel un peu, qui goûte le charme des heures avec la déli-

catesse d'une jolie femme appréciant des paysages de salon, elle a parfois de Baudelaire le vers nostalgique :

L'abandon s'est assis sur le seuil de ma porte.
. . . .
. . . .
Mais pour ceux dont le cœur, ivre de nostalgie,
Veut jeter son fardeau de désir et d'orgueil,
Et le masque banal où l'on se réfugie,
L'ombre est douce le soir dans les jardins en deuil.

Le monde redevient plus heureux pour leurs rêves,
Et l'horizon perdu des tombeaux et des cieux
Découvre avec lenteur des pays et des grèves
Aux balcons inconnus où se penchent leurs yeux.

Et mes songes s'en vont au hasard de la route ;
Les roses de novembre et la brise qui fuit
Exaltent ma pensée, et tristement j'écoute
Le chant mystérieux des larmes dans la nuit.

Nous sommes heureux de saluer en Mme Marie Weyrich un poète admirable, dont le nom ne pourra que s'affirmer, surtout si, sachant éviter la monotonie d'une même inspiration, elle tente de nous exprimer des sentiments plus personnels. Et combien elle a eu raison d'éviter le vers libre, l'abominable vers libre qui a troublé tant d'excellents écrivains, et que les mauvais poètes ont tué.

(*Revue Générale*)

*
* *

De Paul Yaki.

Un grand poète nous est né. Et ce poète est une femme, hier, encore une jeune fille : Marie Weyrich.

Quelques rares revues littéraires ont publié des vers de Marie Weyrich, mais son renom était jalousement gardé

dans un cercle de lettrés de goût difficile. Aujourd'hui, elle ouvre son âme à la foule et nous donne un volume d'admirables poèmes : *Les Jardins du Soir.*

Un charme étrange émane de ce livre : le mystère !

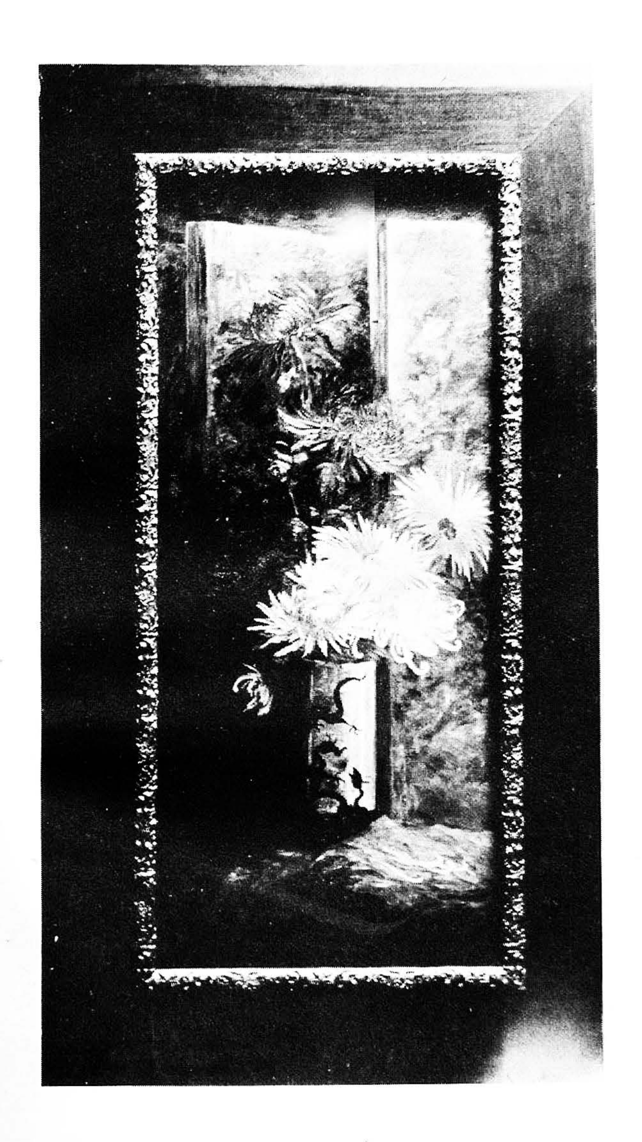
Le verbe de Marie Weyrich est un cri nouveau dans la poésie française : il ne ressemble à aucun autre. Si on veut lui chercher des attaches, tout au plus pourrait-on le relier au pur classicisme d'André Chénier et à l'inquiétante beauté de Baudelaire.

C'est un cantique de joie mystérieusement grave et de voluptueuse sérénité que cette jeune poétesse chante aux soirs d'amour. Soyez sûrs que les jeunes femmes et les amants feront leur livre de chevet de ce livre d'une amoureuse...

(*Revue d'Egypte et d'Orient*).

De Olivier de La Fayette.

Vous éprouverez, dans ce *Jardin du Soir*, des sensations étranges et mystérieuses, mais non point perverses ; vous goûterez la joie de visions violentes comme celle des enfants, mais splendides et ordonnées — au premier plan tous les bleus de Henner, des poisons rouges broyés, de grands dahlias noirs dressés sur le soir d'or et des tulipes noires, des couleurs complémentaires mariées doucement, ou des teintes ennemies rapprochées avec audace pour produire, dans l'harmonie vaste de l'ensemble, le maximum d'excitation sensorielle ; au fond, de longues échappées sur la plaine, où se tordent des arbres, et sur la montagne crépusculaire dont le faîte reste rose ; une forme simple, classique et grave, de musicaux alexandrins un peu monotones se succédant comme des vagues somptueuses et régulières qui viendraient se rompre dans la nuit contre les dunes mélancoliques, sous la caresse d'une lune violâtre et douce ou perfide et verdie ; et derrière tout cela, si vous soulevez le voile très diaphane de ces apparences magiquement illuminées, un être jeune et passionné qui jouit, qui rêve et qui aime... Mais ce que par-dessus tout vous admirerez



CHRYSANTHÈMES

Peinture de Mme de La Hire.

dans l'œuvre du grand poète qu'est Mme Marie Weyrich, c'est une aptitude unique à colorer et à contempler ses sensations et ses sentiments même comme de belles formes rares, et à exprimer dans le langage des maîtres les effets encore inconnus de cette visualité sans exemple :

Le calme entre en mon cœur comme dans un beau soir,
Un soir rose et léger où l'âme s'imprécise...
. . . .
Un soir s'élargissant au delà de mes sens
Avec des lacs profonds et des fleurs merveilleuses,
Où les vagues désirs comme des grains d'encens
Font dans l'obscurité des sphères lumineuses...

SÉRÉNITÉ.

(La Revue Forézienne).

De Léon Deubel.

Voici les poèmes d'une femme. On peut aujourd'hui parler des femmes sans ironie dédaigneuse ni galanterie humiliante, Les femmes, dans l'art d'écrire, sont devenues les égales des hommes, Celle-ci du premier coup vient de se placer au premier rang de la pléiade des poètes qui illustrent l'aurore de ce siècle, en donnant il y a quelques mois ce premier livre appelé à un retentissement considérable : *Les Jardins du Soir*.

Mme Marie Weyrich est restée fidèle aux formes strictes du Parnasse. Mais, dans les amphores anciennes, elle a versé un vin nouveau, un vin au goût de miel et d'absinthe, un vin capiteux et puissant. Une grande âme brûlante et tragique flotte sur ces pages,

Tes yeux étaient plus verts que l'eau froide et profonde,
Et tes cheveux plus bleus que les forêts de pins,
Un désir infini courbait ta tête ronde
Lourde comme un beau fruit, sur l'ambre de mes seins.

Lorsque la mort viendra secouer tes vertèbres
Et comme une autre amante ouvrir ses larges bras,
Ange mystérieux de mes noires ténèbres,
Je suivrai le chemin que tu me traceras.

qui n'est pas à vrai dire celle de Baudelaire à laquelle elle semble correspondre souvent, mais celle d'une jeune femme douée d'une sensibilité ardente et fine et d'un sens merveilleux du rythme et de la couleur.

Je voudrais pouvoir dire dans quel ravissement continu m'a jeté la lecture de ce beau livre qui est le noble élan d'une âme émerveillée. Depuis les heures lointaines de l'attente, jusqu'à celles plus proches de la réalisation du rêve, les poèmes de Mme Marie Weyrich témoignent à la fois d'un profond amour de la vie et d'une vigoureuse maitrise d'exécution. Une égale ferveur anime toutes les pages de ce beau livre :

Et, flottant pavillon que l'on jette au hasard
Nous hissons notre joie au vaisseau de la vie ?

Emerveillons-nous en passant de la singulière magie qu'exercent sur nos cœurs ces belles strophes, déferlant lentement comme un large chant d'orgue :

O mon cher souvenir, ma joie et ma beauté,
Nous embarquons ce soir, le vent gonfle nos voiles,
La mer phosphorescente offre sa volupté
A nos désirs joyeux de rêves et d'étoiles.

Sans écouter l'effroi qui rugit dans nos cœurs,
La tristesse et l'horreur dont s'emplit le rivage,
Comme le pavillon flottant de nos rancœurs
Nous mettrons à la proue un magique présage.

La cendre des foyers a renié nos voix,
Ceux qui nous ont maudits comme fous ou poètes
Ne chercherons jamais notre ombre sous leurs toits,
Et si nous revenons nous troublerons leurs fêtes.

Sans connaître jamais la douceur des regrets
Et des mouchoirs tendus pour saluer nos âmes,
Nous déchirons la nuit du sillon violet
Que marque seulement le bruit sourd de nos rames.

et ne ménageons plus à Mme Marie Weyrich l'admiration enthousiaste que tous ses lecteurs et amis ne manqueront pas de lui vouer. Elle est désormais consacrée à la Beauté.

(*Le Flambeau*).

***

Bibliographie-Iconographie

Les Jardins du Soir, poèmes, 1 vol, in-18 jésus, avec couverture illustrée par l'auteur, 3 fr. 50. Edition de la Bibliothèque Indépendante, 1904.

L'ICONOGRAPHIE, à ce jour, (1er janvier 1905), se résume à citer les portraits publiés en hors-texte dans cette étude, plus un beau portrait à l'huile par M. Gustave Colin.

Les peintures de Mme Weyrich de La Hire n'ont jamais été reproduites, si ce n'est celles qui se trouvent en hors-texte dans cette étude, et les illustrations du roman de Jean de La Hire, *Vengeances d'Amoureuses*.

A consulter

En plus des articles cités plus haut :

Mémorial de la Librairie Française, 29 décembre 1904. — *Revue Franco-Italienne*, décembre 1904. — *L'Informateur des Gens de Lettres*, novembre 1904. — *Le Progrès du Nord*, Roger Allard, décembre 1904. — *La Revue Mauve*, Paul Brunette. janvier 1905. — *L'âme Latine*, François Tresserre, janvier 1905. — *Le petit Poète*, Gaston Tournier, janvier 1905.

*
* *

Collaborations

A *La Revue des Poètes*, de 1898 à 1905, poèmes. — A *La Revue d'Egypte*, de 1903 à 1905, poèmes. — A *La Nouvelle Revue*, février 1905, poèmes. — Et des poèmes à *La Petite Revue Méridionale*, à *La Flamme*, au *Beffroi*, etc., etc.

Bibliographie

(Jean de La Hire)

ŒUVRES

La Chair et l'Esprit, *roman in-18, 1898, Edmond Girard, édit. Paris.*

Hero et Léandre, *amours antiques in-12, 1900, une plaquette tirée à 500 ex. épuisée, Revue Phocéenne, édit. Marseille.*

Le Tombeau des Vierges, *roman rétrospectif in-18 1900, Offenstadt, édit. Paris, édition illustrée.*

Maîtresse de Roy, *roman retrospectif in-18, 1901, Borel, édit. Paris, édition illustrée, 20 ex. japon tirés en sus.*

Le Roman Synthétique, *brochure in-18, 1901, épuisé, Idée synthétique, édit. Paris.*

La Torera, *roman espagnol in-18, 1902, Borel, édit. Paris, édition illustrée, 20 ex. japon tirés en sus.*

Le Vice Provincial, *roman in-18, 1902, Offenstadt, édit. Paris, édition illustrée.*

Le Sang des Grenades, *roman in-18, 1902, Offenstadt, édit. Paris, édition illustrée.*

L'Enfer du Soldat, *roman in-18, 1903, Offenstadt, édit. Paris.*

Les Sept Beautés de la Marquise, *in-18, roman rétrospectif, 1903, Ambert, édit. Paris, 10 ex. Hollande tirés en sus.*

Le Régiment d'Irma, *in-18 roman, 1904, Ambert, édit. Paris, 10 ex. Hollande tirés en sus.*

Vengeances d'Amoureuses, *in-18, 1905, Bibliothèque Indépendante d'éditions, Paris, édition illustrée, 10 ex. Japon tirés en sus.*

Sous presse ou en préparation. — *Les Poètes du Beffroi,* critique, *Poèmes,* — *La Jeune Littérature,* critique, — *Le Contrebandier*, roman. — *Mémoires d'un Don Juan et Physiologie du Donjuanisme,* roman physiologique.

Collaborations. — Direction et collaboration *Aube Méridionale,* 1898-1899. — *Gil Blas :* Vengeances d'Amoureuses, Tombeau des Vierges, Maîtresse de Roy, Les Vipères, La Torera, Mme Urtu à Paris, La Jeune Littérature, Contes, Nouvelles, Tout-Paris, Actualités. 1898-1903. — *Le Journal :* Contes, Nouvelles, Etudes critiques, Actualités, 1899-1905. — *Gil Blas Illustré, Journal pour tous, Supplément, Petite République, Revue Encyclopédi-*

que, Magasin Pittoresque, Journal de Paris, La Vie Amoureuse, Informateur des Gens de Lettres : — Articles, nouvelles, romans, critiques, 1898-1905.

Collaboration aux revues littéraires d'avant-garde : Direction et collaboration *Idée Synthétique.* — Collaboration : *Revue d'Egypte, Petite Revue Méridionale, Le Beffroi, La Flamme, L'Action Méridionale, La Revue des Lettres, Revue Impressionniste, Revue Phocéenne,* etc...

A CONSULTER (1)

En plus des critiques reproduites ci-avant :

I

Journaux et Revues de Paris

J. Ernest-Charles. — *Revue Bleue*, 1903, et *Samedis Littéraires*, Perrin et Cie, édit.

Camille Pert. — *L'Informateur des Gens de Lettres*, 1903-1904.

Camille de Sainte-Croix. — *La Petite République*, Juin 1898, Janvier 1901.

Louis Teste. — *Le Gaulois*, Juillet 1898, 14 Août 1901.

Laurent Tailhade. — *Le Français*, Janvier 1900.

---

(1) Ce répertoire n'a pu être dressé que jusqu'en Décembre 1903. — Les articles parus en 1904 sur M. Jean de La Hire ne sont pas encore rassemblés.

Serge Basset. — *Le Figaro*, 17 Mai 1903.

Rachilde. — *Mercure de France*, Août 1898, Août 1902, Février 1903, Mars 1903, Juillet 1903.

Colombine. — *Gil Blas*, 6 Décembre 1900, Juillet 1901, Juin 1902.

Louis Lumet. — *La Petite République*, 24 Juin 1902, 20 Janvier, 3 Mars, 24 Avril, 19 Mai 1903.

Ernest Gaubert. — *Le Courrier Français*, Décembre 1900, Janvier 1901, *L'Œuvre d'Art International* : Octobre 1902. — *La Vogue*, 15 Décembre 1900. — *La Critique Internationale*, 15 Juillet 1902.

Henri Ghéon. — *L'Ermitage*, Août 1898.

Paul Brunette. — *Revue Maure*, Octobre 1902, Février 1903.

Paul Yaki. — *La Flamme*, Août et Décembre 1902.

Guy de Téramond. — *Gil Blas*, Août 1901.

Henri d'Alméras. — *La Presse*, 2 Juin 1903.

Maurice Cabs. — *L'Evènement*, *Le Jour*, *La Justice*, *La Paix*, *Le Pays*, *La Cocarde*, Février, Juin, Juillet 1903.

Gaston Raynal. — *Le Capitole*, Mai, Août 1903.

H. Malteste. — *La Renaissance Latine*, 15 Mai 1903.

Papyrus. — *La Critique*, Décembre 1898.

F. Caussy. — *La Revue Blanche*, 15 Août 1903.

H. Fleischmann. — *L'Idée Synthétique*, Mai 1902. — *Le Roman Historique*, brochure, Avril 1903.

Charles Vildrac. — *L'Idée Synthétique*, Mai 1902.

Marc Parker. — *Carnet Artistique et Littéraire*, Août 1901.

Articles non signés dans :

La Patrie, Juin 1898. — *Le Bulletin de la Presse*, Juin 1898. — *La Nouvelle Presse*, Juillet 1903. — *La Lanterne*, 23 janvier 1903. — *Le Signal*, 23 Février 1903. — *L'Aurore*, 2 Mars 1903, 26 Janvier 1903. — *Les Temps Nouveaux*, 28 Mars 1903. — *La Gazette du Palais*, 3 Février 1903. — *Mémorial de la Librairie*, 12 Février 1903, Juillet 1898. — *Le Monde Illustré*, 11 Avril, 27 Juin 1903. — *Le Cri du Quartier*, 21 Mars 1903. — *Le Libertaire*, 1 Février 1903. — *Le Journal*, Juillet 1898, Janvier 1900, 16 Décembre, Juillet 1901, Juin 1902. — *Le Petit-Bleu*, Janvier 1900. — *La Lanterne*, Janvier 1900. — *La Revue Libre*, Mars, Avril, Août 1902. — *L'Autorité*, Juin 1902.

II

Journaux et Revues de Province

Ernest Gaubert. — *L'Hérault*, Août 1898, Janvier 1901. — *L'Indépendant de Lodève*, Juin 1898. — *L'Indépendant des Pyr.-Or.*, Juin 1898. — *La Revue Périgourdine*, Août 1903. — *La Vie Montpelliéraine*, Août 1901. — *La Revue Impressionniste*, Juin 1900.

Alexandre Patrickios. — *La Revue Phocéenne*, Mars 1900.

Jean Plémeur. — *La Cloche Illustrée*, Novembre 1902.

Paul Yaki. — *La Petite Revue Méridionale*, mai, 1902, 1903. *La Vie Toulousaine*, juillet 1903.

Henry Cellerier. — *L'Action Méridionale*, janvier 1903. — *L'âme Française*, octobre 1902.

André Bourguignon. — *Le Radical* (Marseille), juillet 1903. — *La Vie Marseillaise*, juin 1903.

Johannès. — *La Dépêche de Tours*, juillet 1901, mars, août 1902, février, juillet 1903. — *Union Libérale*, août 1901.

A.-M. Gossez. — *Beffroi*, juillet, décembre 1902, mai, avril 1903.

Marc Varenne. — *Hérault*, juin 1898.

Stanislas Manoury. — *Avenir de l'Oise*, février 1903.

Pierre Hortala. — *Hérault*, 27 février 1901.

Touny-Lerys. — *Gallia*, mars août décembre 1902.

H. Fleischmann. — *Hérault*, 8 octobre 1902.

Théron de Montaugé. — *Ame Latine*, août 1902.

Articles non signés, dans :

La Touraine Républicaine, polémique, janvier 1903. — *L'Effort*, 1 mai 1902. — *Le Midi-Artiste*, 16 mars 1903. — *L'Echo des Cévennes*, 1er février 1903. — *L'Aube Méridionale*, 1898.

III

Journaux et Revues de l'Etranger

Paul Yaki. — *Nouvelle Revue d'Egypte*, septembre, mars, mai 1903. *Le Journal du Caire, 1903.*

A. Cantone. — *Scienza e Diletto* (Italie). — Février 1903.

Paul André. — *La Flandre Libérale*, février 1903.

Billy Young. — *Journal de Charleroi*, 25 janvier 1903.

Ory René d'Yvermont. — *Don Maroy* (Naples), octobre 1904.

Eugène Gilbert. — *La Revue Générale*, (Bruxelles) août 1898.

Albert Lantoine. — *La Revue Franco-Allemande* (Munich) juillet 1901.

Articles non signés, dans :

La Réforme (Alexandrie) 30 mars 1903. — *L'Italie* (Rome) 6 juillet 1903. — *Dans Litterarische Echo* (Berlin), 1er mars 1903. — *Stage* (Londres), 29 mai 1903. — *Stamboul* (Constantinople), 19 août 1901. — *L'Express de Mulhouse*, 27 juillet 1902. — *Pel y Ploma* (Barcelone), juillet 1901. — *L'Idée Libre*, (Bruxelles) février 1903. — *Giornale del Popolo* (Gênes), mars 1903. — *L'Indépendance Belge*, 11 avril 1603.

Iconographie

Buste en bronze, par *Jacques Labatut*, ancien prix de Rome, salon de la société des artistes Français (Champs-Elysées) 1902. — Portrait, peinture, par Georges Boisselier, prix de Rome, société des Artistes Français (Champs-Elysées) 1903. — Portrait photo *Pierre Petit*, *Revue Phocéenne*, mars 1901. — Portrait, dessin de *Rippl Ronaï*, *Revue Impressionniste*, mai 1901, *Rêve Poétique*, juillet 1901, *Le Beffroi*, 1902, *La vie Toulousaine*, 1903. Portrait, dessin *d'Aristide Maillol*, *L'Enfer du Soldat*, 1903. — Photographie du buste de Jacques Labatut, *La Flamme* 1902, *Petite Revue Méridionale*, 1903. — Photographie du tableau de Georges Boisselier, *Informateur des Gens de Lettres*, 1904. — Caricature par Pepito, *Pot aux Roses*, 1903. — Et les dessins contenus dans cette brochure.

CE LIVRE

A ÉTÉ IMPRIMÉ

POUR

« LA BIBLIOTHÈQUE INDÉPENDANTE »

PAR

BIRTÈGUE ET GARDERAULT

A

ISSOUDUN

EN FÉVRIER 1905

VIIIme VOLUME

ÉDITÉ

PAR ADOLPHE D'ESPIE

